

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

## LES URSULINES AU LAC ST-JEAN.

---

“ Il y a plus de deux siècles, la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, attirée par une voix intérieure, laissait le beau pays de France, brisait les liens de l'amitié et du sang, et venait se fixer sur le promontoire de Québec, au milieu des peuplades sauvages, dans le but d'instruire leurs enfants et de leur apprendre à connaître, aimer et servir le Seigneur.

“ Nous ne vous dirons pas, nos très chers frères, tous les obstacles, toutes les difficultés qu'elle eut à surmonter avant d'atteindre ce pays, encore inconnu et barbare mais déjà si cher à son cœur. Nous taisons également les misères, les privations, les fatigues, les épreuves, qui accompagnèrent la fondation de ce monastère des Ursulines dont s'énorgueillit à tant de titres la vieille cité de Champlain. Qu'il nous suffise de vous dire que cet institut, comme toutes les œuvres que la divine Providence destine à de grandes choses, a été souvent et fortement marqué du sceau des épreuves et de la tribulation.

“ Depuis le moment de sa fondation jusqu'à nos jours, le monastère des Ursulines a toujours été entouré du respect et de l'estime, non seulement des familles canadiennes catholiques, mais encore des familles d'une nationalité et d'une religion différentes, tant à cause des hautes vertus dont il est le sanctuaire qu'à cause de l'instruction si solide et si chrétienne et de l'éducation si profondément religieuse qu'il donne aux jeunes filles qui lui sont confiées.

“ En venant s'établir au milieu de vous, N. T. C. F., ces bonnes religieuses n'ont d'autre désir, d'autre ambition que de procurer aux enfants de la vallée du lac St-Jean les grands et précieux avantages qu'elles distribuent si largement aux enfants de la ville de Québec. Vous les recevrez donc comme les anges de la terre que le Seigneur vous envoie dans sa bonté et sa miséricorde. Vous les entourerez de respect et de vénération ; vous leur confierez vos jeunes enfants, pour qu'elles leur enseignent, avec les sciences humaines, la science par excellence, celle de la vertu et de la sainteté.

“ Le nouveau monastère portera le nom de : Monastère de la Mère de l'Incarnation.

“ Conformément au désir manifesté par Mgr l’archevêque de Québec, et par reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle il en a autorisé la fondation, nous plaçons le monastère de la Mère de l’Incarnation sous le puissant patronage de la Sainte Famille, Jésus, Marie et Joseph.”.....

Nous ne pouvions mieux faire que de citer en tête de ces quelques notes sur l’installation des Dames Ursulines au lac St-Jean, ces belles paroles extraites d’une lettre pastorale de Mgr Dominique Racine, aux fidèles de la paroisse du Notre-Dame du lac St-Jean. Elles nous font parfaitement comprendre comment la première fondation de Marie de l’Incarnation s’est développée peu à peu, de telle façon que l’immense établissement de Québec semble maintenant trop petit et que les nombreuses filles de la première sainte du Canada vont fonder des colonies dans d’autres régions. Par une remarquable coïncidence, ce fut le 1er août 1639 que commença à Québec le monastère des Ursulines et ce fut encore le 1er août 1882 que s’ouvrit au lac St-Jean la première mission de ce monastère.

La vallée du lac St-Jean est appelée à jouer un grand rôle dans notre province. Disons-le sans crainte d’exagération, c’est au lac St-Jean que sera un jour une grande partie de la population canadienne-française du Bas-Canada. Le courant colonisateur qui se dirige avec tant de force de ce côté ne peut qu’augmenter à mesure qu’on connaîtra davantage l’étendue du sol à mettre en culture et sa fertilité prodigieuse.

Les populations déjà nombreuses qui habitent ces riches paroisses, se demandaient depuis longtemps quelle serait la communauté religieuse qui viendrait la première se fixer au milieu d’elles. Elles sentaient le besoin d’imprimer à l’éducation de leurs enfants un élan plus élevé, une direction plus sûre.

Au mois de mai dernier, cinq religieuses ursulines quittaient Québec et se dirigeaient vers ces lointaines régions. Le monastère qui devait les abriter avait été construit l’année précédente. Sans avoir les dimensions grandioses de la maison de Québec, le couvent de la Pointe-Bleue est tout à fait suffisant pour les besoins actuels de la jeune commu-

nauté. Il mesure quatre-vingt pieds de long et quarante de large, sans compter deux allonges de vingt pieds sur dix-huit, placées à ses extrémités. Le corps du logis élevé de deux étages est recouvert d'un toit français, couronné par un petit dôme très élégant qui abrite la cloche du couvent.

Les Ursulines possèdent autour de leur maison douze arpents de terre dont un acre leur a été offert par M. A. Marcoux, citoyen de la paroisse. Ce lopin de terre est borné au nord-est par le lac lui-même, dont les vagues limpides viennent expirer sur une grève de gravier et de sable. Le point de vue est magnifique. Impossible de choisir dans toute la vallée du lac St-Jean un endroit plus enchanteur. De tous côtés s'ouvrent des horizons immenses. Ici, c'est le lac à perte de vue, là, les rivages couverts des plus riches moissons ; plus loin les montagnes sauvages et nues qui se dressent au sud-ouest et ferment la perspective.

C'est de ce beau monastère que les Ursulines ont pris possession le premier août de la présente année. La Révérende Mère Ste-Catherine, supérieure de la maison de Québec, n'avait pas craint d'affronter les fatigues d'un second voyage au lac St-Jean, afin d'installer elle-même ses filles dans la demeure que Dieu leur avait assignée.

Mgr Dominique Racine, désireux de rendre cette cérémonie aussi solennelle que possible, était venue la présider. Comprenant mieux que personne le rôle que les nouvelles religieuses étaient appelées à jouer au milieu de la population du Saguenay, il n'avait rien négligé pour que tout se passât avec un grand éclat, et il n'est que juste d'ajouter qu'il a été admirablement secondé par le clergé de son diocèse qui était accouru en foule pour prendre part à la fête.

Cependant le clergé à lui seul ne pouvait tout faire. Aussi les citoyens, guidés par leur curé, M. l'abbé J. Lizotte, ont-ils tous rivalisé de zèle pour décorer le village, l'église, le presbytère, le couvent lui-même. Partout on voyait des flots de verdure, groupés çà et là en arcs de triomphe du plus bel effet. Les drapeaux, les oriflammes, flottaient de côté. On sentait qu'il s'agissait d'une fête extraordinaire et personne ne restait en arrière. Les inscriptions les mieux choisies pro-

clamaient hautement les sentiments de tous. Dans l'église : *Marie Immaculée soit à jamais notre mère ; Tous les cœurs en holocauste sur l'autel du Cœur de Jésus*. Sur les arcs de triomphe : *Dieu vous bénisse ; Jubilemus ; Hommage à Marie de l'Incarnation ; Reconnaissance au Prélat colonisateur*. A la porte du couvent : 1er août 1639—1er août 1882.

Le 1er août, jour de l'installation, une grande messe solennelle fut chantée dans l'église de Notre-Dame du lac St-Jean, par M. l'abbé J. Richard, prêtre du Séminaire des Trois-Rivières. Mgr D. Racine assistait au trône et un nombreux clergé remplissait le chœur. A l'orgue on exécuta avec beaucoup de succès la messe du second ton harmonisée. A l'évangile, M. l'abbé B.-E. Leclerc, V.F., curé d'Hébertville, monta en chaire et, prenant pour texte ces paroles de Salomon : *La maison que nous élevons est grande*, il nous fit voir dans le nouveau monastère, un temple par la présence de Dieu, par l'exercice de la prière et par le sacrifice, et un cénacle par la transformation opérée par l'instruction des enfants. Nous avons rarement entendu un sermon plus solide et mieux écrit. L'orateur, visiblement ému, fit partager son émotion à tout l'auditoire qui l'écouta avec la plus religieuse attention.

Monseigneur D. Racine bénit ensuite la cloche destinée au nouveau couvent et donnée par madame William Murray, de Toronto. Un dîner offert par les dames religieuses au clergé ainsi qu'aux parrains et aux marraines de la nouvelle cloche termina la première partie de la cérémonie.

Dans l'après-midi devait avoir lieu la prise de possession définitive du couvent par les religieuses. La cérémonie commença par un salut solennel chanté à l'église paroissiale. Nous regrettons de ne pouvoir raconter, comme elles le mériteraient, les émotions qui agitèrent tous les cœurs au moment où les Ursulines, précédées du clergé et de Monseigneur, arrivèrent au couvent. Elles étaient là debout sur le seuil, pendant que l'évêque faisait descendre sur la nouvelle maison les bénédictions du ciel. Recueillies, toutes en Dieu, elles demandaient, elles aussi, à leur divin époux d'accepter leur sacrifice, de le rendre fécond, non-seulement pour elles, mais encore pour toute cette partie de la patrie

confiée à leur zèle et à leur dévouement : “ Mes filles, leur dit l’Officiant, vous voilà au terme de vos désirs. Vous avez dit adieu à vos familles, à vos amies, à vos sœurs pour venir vous enfermer dans cette maison. Cette immolation de vous mêmes, Dieu l’accepte et lui-même vous en donnera un jour la récompense. Vous avez tout quitté pour lui, vous trouverez tout en lui. Jésus, votre époux, vient de prendre possession de cette maison. Entrez sans crainte, entrez avec joie ; il est là, il vous attend...” A ces mots les religieuses se prosternent dans la poussière, Monseigneur les bénit, puis elles disparaissent derrière la grille qui se referme sur elles pour toujours.

La cérémonie se termina par un *Te Deum* solennel chanté à la chapelle du couvent.

Impossible d’oublier une telle cérémonie quand une fois on en a été témoin. Il y a dans tout cela quelque chose qui va droit au cœur et qui vous fait pleurer malgré vous. Où trouver en dehors du catholicisme de semblables dévouements ? Où trouver autant d’abnégation et de grandeur d’âme ? Comme le protestantisme paraît froid et stérile quand on le compare à notre sainte religion, sans cesse vivifiée et fécondée par le souffle ardent de Dieu.

La journée fut close par un brillant feu d’artifice donné par les citoyens, sur les bords du grand lac.

Les classes du nouveau couvent ont dû s’ouvrir le premier septembre. Espérons que le vœu formé par M. l’abbé Leclerc, dans son sermon, se réalisera pleinement ; espérons que les classes seront nombreuses. C’est là, nous en sommes sûrs, le désir le plus ardent des dames Ursulines. Plus le nombre des élèves sera grand, plus l’heureuse influence de l’enseignement religieux se répandra vite dans ces immenses régions. D’ailleurs les religieuses ont parfaitement compris le sens dans lequel elles doivent surtout diriger l’éducation qui leur est confiée. Dans une de leurs salles, elles vont monter des métiers, installer des rouets, etc., afin que leurs élèves, la plupart destinées à vivre à la campagne, se familiarisent avec les travaux qu’elles seront appelées à faire plus tard. Donner une éducation complète,

plutôt solide que brillante, telle est la devise du nouveau couvent.

Voici les noms des sept religieuses qui habitent le couvent de la Pointe-Bleue. Parmi elles, cinq sont religieuses de chœur et deux sœurs converses. Les premières sont : Révérendes Mères St-Raphael, supérieure ; St-Henri, assistante ; St-François de Paule, St-Alexandre et Ste-Marie de la Nativité. Les secondes sont les sœurs St-Joachim et St-Vincent. Leur chapelain est M. l'abbé J. Lizotte, curé de la paroisse.

Cette colonie ursuline du lac St-Jean sera bientôt suivie de la fondation d'un autre monastère à Stanstead. Déjà le terrain est acheté ; les constructions nécessaires sont commencées, l'année prochaine le nouveau couvent ouvrira ses classes.

Puisse cet accroissement continuer sans cesse ! Puisse le nombre de ces saintes maisons augmenter de jour en jour ! Puissent surtout, et c'est là notre dernier vœu, puissent les Dames Ursulines s'emparer de l'immense et féconde vallée du lac St-Jean, afin de veiller elles-mêmes à la formation d'une population religieuse, grande et forte, dans cette belle contrée qui sera un jour la gloire et la force de la province de Québec !

L'abbé J.-C.-K. LAFLAMME.

---

# De l'utilité des corps religieux au Canada.

(Suite et fin.)

Ce sont des paresseux, dites-vous, ces hommes ou ces femmes qui s'enferment dans les couvents ou les collèges, pour ne pas prendre le soin d'élever une famille !

Quelles communautés voulez-vous choisir pour me prouver cette téméraire assertion ?

Est-ce celles dont les membres se lèvent à cinq heures du matin et se couchent à dix, dont la journée est partagée entre l'étude, la prière et l'enseignement ; qui prennent nos enfants, les élèvent vers Dieu, les forment pour la société et nous les rendent des hommes, surtout des chrétiens ? Assurément non ; ou bien je n'aurais qu'à vous montrer ces religieux à quarante ans épuisés, et ployant sous le poids de leurs labeurs. Est-ce la religieuse hospitalière qui, la nuit comme le jour, se tient au pied des autels ou au chevet des malades, panse les plaies, étouffe les sanglots, apaise les craintes, relève le courage, fait naître l'espérance, console les malheureux ? Est-ce la sœur de charité, qui, pour les pauvres, quête de porte en porte, distribue ses aumônes, veille les malades, soigne les aliénés, enseigne aux sourds-muets, relève la femme déchue, la console et la rend à la société femme, mère et chrétienne, quand elle ne l'associe pas à ses œuvres privilégiées ?

Est-ce de la religieuse contemplative que vous voulez parler ? Alors il n'y aurait qu'à vous lire ce que l'une d'elles écrivait en réponse à la question de savoir comment la carmélite passe ses journées :

## LA JOURNÉE D'UNE CARMÉLITE.

A quatre heures trois quarts, alors que tout sommeille,  
La matraque soudain vient frapper notre oreille.  
Aussitôt à Jesus on consacre son cœur  
En invoquant son Nom avec grande ferveur.



La première action que fait la Carmélite  
Est le signe de croix avec de l'eau bénite.  
Levée en diligence, elle adore son Roi,  
La face contre terre en hommage de foi;  
Implorant son secours pour toute sa journée.  
Elle se rend au chœur dès qu'elle est habillée.  
A cinq heures, la cloche appelle à l'oraison,  
Pendant une heure on fait cette sainte action.  
Après on fait son lit, et l'on revient ensuite,  
Pour prime, tierce, sexte et none qu'on récite.  
La mère donne alors sa bénédiction ;  
Puis on lit un chapitre en l'Imitation.  
On vogue à son travail après une prière  
Aux chapelles des saints, à notre auguste mère.  
A huit heures, l'on sonne, et c'est pour assister  
Au divin sacrifice et souvent communier.  
Cinq fois chaque semaine on obtient cette grâce,  
Faveur inestimable et qui tout bien surpasse.  
Pour en bénir Jésus, un quart d'heure est donné,  
Mais le dimanche on peut le faire à volonté.  
Après la sainte messe on reprend en silence,  
L'ouvrage qu'a marqué la sainte obéissance.  
A dix heures l'on va faire son examen  
De ce que l'on a fait depuis le grand matin.  
Ensuite au réfectoire on prend sa nourriture,  
Et pendant tout ce temps une fait la lecture.  
On dit grâces, priant pour tous nos bienfaiteurs  
Et remerciant Dieu de toutes ses faveurs.  
Puis après c'est le temps que l'on rompt le silence  
Par de doux entretiens de joie et d'innocence.  
On fait en travaillant la récréation,  
Comme de bonnes sœurs en parfait union.  
Cette heure étant passée, à midi le silence  
Se reprend de nouveau par étroite observance.  
A deux heures la cloche, en appelant au chœur,  
Dit qu'il faut réciter vêpres avec ferveur.  
On fait une lecture à deux heures et demie,  
A trois heures sonnant, la lecture finie,  
On se prosterne en terre, honorant en son cœur,  
Le moment précieux de la mort du Sauveur.  
On reprend le travail en esprit de prière,  
Pour l'amour de Jésus, par désir de lui plaire.  
A quatre heures trois quarts, de la cloche le son  
Rappelle qu'il faut lire un sujet d'oraison.

A cinq heures l'on vient aux pieds de son bon Maître  
 Implorer ses faveurs, apprendre à le connaître.  
 Qu'ils sont doux ces moments, où l'âme avec son Dieu,  
 S'entretient cœur à cœur, s'embrace de son feu.  
 Après une heure encore, pour l'Angelus ou sonne.  
 Quant il est terminé, comme la règle ordonne,  
 Au réfectoire on va pour prendre son souper,  
 Et quand c'est jeûne, alors, pour collationner.  
 Car il faut avertir qu'au quatorze septembre  
 Le jeûne habituel commence à se reprendre,  
 Et la règle commande alors de reculer  
 D'une heure le réveil, les heures, le diner.  
 Jusqu'à Pâques, toujours ce règlement s'observe,  
 Mais le jour du dimanche est mis à la réserve.  
 Dans tout l'été, l'on jeûne aussi les vendredis,  
 Quelques veilles de Fête et certains jours choisis,  
 Sortant du réfectoire et grâces étant dites,  
 En récréation s'en vont les Carmélites.  
 A sept heures trois quarts on doit se rendre au chœur  
 Pour ensemble implorer le secours du Seigneur,  
 Récitant couramment l'office de Complies,  
 Qui rendra la journée et ses œuvres remplies.  
 Après cette exercice on peut faire oraison,  
 Ou lire ou travailler, à sa dévotion.  
 A neuf heures la cloche appelle pour matines,  
 Et pour psalmodier les louanges divines.  
 Quand l'office est fini, l'on fait son examen,  
 De toute la journée ainsi que le matin,  
 A dix heures et demie aux jours plus ordinaires.  
 Onze heures bien souvent aux jours plus solennels,  
 Trouvent la Carmélite au pieds des saints autels.  
 Mais en quittant de corps le divin sanctuaire  
 Elle laisse son cœur auprès de son bon Père.  
 La Prieuse bénit encore en ce moment ;  
 Ensuite à sa cellule on revient promptement.  
 On ne peut faire alors qu'une courte prière  
 Pour se recommander à Jésus, à sa Mère,  
 Puis la journée est faite ; on doit pour l'accomplir  
 Se coucher lentement, en Jésus s'endormir.  
 Mais on peut dire aussi, je dors et mon cœur veille,  
 Parce que si parfois dans les nuits on s'éveille,  
 Aussitôt vers son Dieu, par un tendre retour,  
 On élance son cœur avec ardent amour.

Que répondre maintenant à cet avancé que nos communautés enseignent le luxe ?

Il faut bien l'avouer, nous constatons dans notre société des désordres, de très grands désordres. Il y a certainement beaucoup trop de luxe et dans les maisons et dans les habits. Beaucoup de femmes, disons-le, semblent croire qu'elles sont nées pour être admirées, et pour passer leur existence à ne faire que ce qui leur plaît ; et comme le travail ne plaît guère à personne, va s'en dire qu'elles ne croient pas y être soumises. Autrefois nos pères convoiaient n'ayant que la santé et l'espérance pour toute fortune ; ils épousaient nos mères qui apportaient pour tout héritage de la bonne volonté et de l'amour plein le cœur. Et alors on comprenait cette formule du serment que l'on prêtait de se supporter l'un l'autre ; c'est dans ce temps aussi qu'ont été passées nos lois qui exigeaient et exigent encore fidélité mutuelle, secours et assistance, et qui disent que le mari doit protection à sa femme ; la femme obéissance à son mari.

Aujourd'hui dans certaines classes de la société on n'épouse pas sans rentes assurées, et si les rentes diminuent les reproches augmentent. Il résulte qu'on n'entreprend le voyage que tard : la femme sous forme d'affaire et le mari sous apparence de débiteur à courte échéance. On ne manque pas de dire et de croire que l'éducation des filles est viciée, et certainement qu'elle l'est, mais où reçoivent-elles cette éducation ?

Il y a des exigences sociales qui doivent être satisfaites ; ou du moins il faudrait lutter tellement contre les préjugés pour ne pas s'y soumettre qu'il est inutile de l'espérer. Disons donc que nous avons besoin pour les filles destinées à vivre dans une société d'élite, d'une éducation relevée, de la culture de l'esprit ; pour les filles destinées à vivre dans des sphères plus humbles un autre genre d'éducation plus modeste leur conviendrait ; lire, écrire, coudre, tenir le ménage, faire la cuisine ; voilà ce qui leur irait. A toutes il faut la culture du cœur, l'étude de la religion.

Et bien, mesdames, vous avez des couvents qui répondent à tous ces besoins.

Il peut se faire qu'un trop grand nombre de jeunes filles se croient appelées à jouer le rôle de Duchesse,

à singer la Marquise. Mais à qui la faute ? Aux parents qui par leur conversation, leurs allures, leurs prétentions, mettent dans la tête des filles qu'elles sont appelées à un rôle brillant. Que l'homme fortuné envoie sa fille aux couvents où l'on cultive la musique, le dessin, la broderie, la littérature, pour qu'elle fasse honneur aux amis de sa famille, bien ! Que l'industriel choisisse pour sa fille une institution où l'on apprend à faire la femme d'un industriel, d'un ouvrier, très bien ! Le contraire est le désordre. Et ce fait vient d'un préjugé encore, préjugé qui n'existerait pas si tous savaient qu'une femme n'est bien qu'à sa place, et que la modeste femme d'artisan qui élève chrétiennement sa famille, joue un rôle aussi enviable que la dame des salons, qui, d'ailleurs, échangerait souvent sa position avec celle de la plus humble fille des ateliers. Si l'on savait pourtant comme c'est ridicule de voir une femme qui n'est pas à sa place !

C'est donc l'éducation de famille qui manque chez nous, et le désordre vient, soyez en sûrs, de ce qu'il y a des grenouilles qui veulent se faire aussi grosses qu'un bœuf.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :  
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs ;  
 Tout petit prince a des ambassadeurs ;  
 Tout marquis veut avoir des pages.

J'entends un cri bien connu et qui n'est que l'écho d'outre-mer. Et cette clameur est dirigée...contre les Jésuites.

Ils s'occupent de politique et fomentent les divisions, ou, comme le disait un certain avocat, ils sont " en conspiration permanente contre ce qui fait le bonheur matériel et moral de l'humanité."

Aussitôt que quelques questions sociales, politiques, économiques sont en jeu, si votre adversaire se trouve terrassé, vite il vocifère contre les Jésuites. Si un candidat est malheureux dans une élection, il regarde à cent lieues à la ronde pour découvrir un fils d'Ignace et lui lancer un trait ; si vous soulevez une question qui nuise aux intérêts de quelques hommes d'affaires, ils crient aux jésuitisme ; et les ignorants, qui ne savent seulement pas ce que c'est qu'un Jésuite, de répéter : Ah ! oui ça vient des Jésuites.

Rien de plus vrai pourtant : les Jésuites s'occupent de politique : ils prêchent la doctrine et la morale de Jésus-Christ et s'efforcent de la faire prévaloir partout, pure, telle qu'elle doit être, sans mélange, sans nuance. Ils l'enseignent cette doctrine aux élèves et aux peuples. Voilà de la politique, puisque sans ces principes nulle société n'est possible, nul gouvernement n'est viable. Jésus-Christ leur maître était aussi un grand politique.

Mais de la politique de parti personne n'en donnera la preuve, hormis que ce soit comme quand on prétendait que le président de l'Union Catholique avait fait de la politique, parceque, dans une conférence, il avait dénoncé le libéralisme catholique ; hormis que ce soit comme quand le directeur de l'Union Catholique ayant qualifié d'immoral un journal étranger reçu au Canada, on a prétendu que le Révérend Père voulait faire de la politique, parce que ce journal par hasard avait approuvé les mesures d'un de nos hommes d'état.

A part cela, je ne pense pas que les plus malins croqueurs de prêtres puissent rien prouver sous ce rapport. Et n'était la haine au nom de Jésus qu'ils portent et à cause de lui, on ne songerait même pas à les accuser d'intrigues politiques.

Voulez-vous savoir ce que sont les Jésuites. J'extrais d'un livre qui a été publié en pleine France révolutionnaire, et resté sans réfutation, le passage suivant :

“ Les Jésuites ont été fondés à Paris par Ignace de Loyola, qui avait demandé à Dieu pour ses frères, la persécution et le mépris. On sait que ce vœu a été exaucé dans une très large mesure. Les Jésuites l'ont bien mérité d'ailleurs : nul ordre n'a produit tant de saints, tant de savants, tant de littérateurs, tant d'apôtres, en un mot, un aussi grand nombre de supériorités morales et intellectuelles : nul n'avait par conséquent le droit de compter, un aussi grand nombre d'envieux et de jaloux. Rappelé, en effet, que les Jésuites se sont appelés tour à tour Ignace de Loyola, François-Xavier, Louis de Gonzague, François de Borgia, Canisius, Lefèvre, Berchmans, Bourdaloue, Bouhours, Sismondi, Petau, Labbe, Bolland, Kircher, LaRue, Brunoy, Jouvenay, Porée, de Halte, Ravignan, Seciti, Péronne, Liberatore, Tarquini, Ducoudray, Olivaint ; qu'ils se nomment encore aujourd'hui Félix, Perry, Carbonnel, Joubert, etc., c'est dire qu'aucun genre d'illustration ne leur a manqué, car les injures de beaucoup d'ignorants et de quelques gredins ne sont pas faites, on le pense bien, pour ternir aucunement cette auréole.

“ Les Jésuites ont reçu d'ailleurs, dès ici-bas, la récompense de leur dévouement, de leur zèle et de leurs vertus ; je veux parler de cet immense concert de louanges qui s'élève en leur honneur des rangs de l'Eglise Universelle : Papes, conciles, évêques, ordres religieux, fidèles, et dont à peine quelques voix discordantes viennent par intervalle essayer, mais en vain, de troubler l'harmonie. “ Il est de fait, s'écriait Montalambert en 1845, à la Chambre des pairs, qu'aucun institut, dans les temps modernes, n'a été aussi solennellement approuvé, béni, reconnu par l'Eglise ; il a reçu au concile de Trente la sanction formelle de l'Eglise Universelle ; il a été déclaré institut pieux et approuvé ; il a été approuvé par 18 papes ; il a été surtout honoré, couvert de la sympathie de l'Eglise gallicane, de l'épiscopat français.”

Ceci me rappelle la répartie du Révérend curé Labelle, auquel on reprochait en certain cercle d'avoir établi les Jésuites au Lac Nemimingue : “ Vous avez là de la si bonne graine, M. le curé.” “ Oui, oui, répond le spirituel abbé, quand je regarde au ciel je vois de cette graine là un peu partout, et des gens comme vous, j'ai beau regarder, je n'en vois pas.”

Maintenant, vous allez vous demander pourquoi ces préjugés, cette haine, ces calomnies contre les corps religieux ! Comme je le disais : plusieurs répètent sans le savoir ce qu'ils ont entendu dire ; c'est si doux de parler mal des gens respectables ; ça grandit tant de rapetisser les autres !

“ Aux yeux de certaines gens, dit le *Register*, journal publié à Mobile, il pouvait y avoir des motifs plausibles pour l'expulsion des Jésuites, et peut-être les moines de la Charreuse auraient été chassés si l'on n'avait pas craint de faire passer à Londres la fabrication de leur fameuse liqueur et de priver le trésor public d'un important revenu. Mais la Sœur de Charité ! est-elle un politicien ? Allez aux Invalides. Causez avec le vétéran estropié et mutilé qui vous parle de Balaklava, d'Inkerman, de Sébastopol, de Magenta, de Solferino et de Sedan. Demandez-lui ce qu'il pense de “ *Ma Sœur*,” et, tordant sa moustache grise, il vous dira avec un “ *sacré nom* ” que ceux qui osent dire un mot contre ces anges secourables sont des chiens, des lâches qui n'ont jamais senti l'odeur de la poudre.” . . . .

Ceci me rappelle une petite histoire : je voyageais avec un ami, il n'y a pas cinq ans, de St Jérôme à Joliette. Invités à diner au Collège de l'Assomption, nous y rencontrâmes

tous les curés du comté réunis en conférence ecclésiastique. Après le diner je dis tout bas à mon compagnon : que c'est beau de voir une réunion d'hommes si distingués et si affables. Crois tu, me répondit, mon compagnon, ils n'ont pas l'air à vouloir faire du mal au peuple—pourtant!

Nous pouvons à coup sûr faire la même réflexion quand on a des rapports avec les Sœurs, les Frères, les prêtres, même avec un Jésuite : “ Ils n'ont pas l'air à vouloir faire mal au peuple.”

“ Où est donc le secret des hâines farouches, des colères implacables qu'excitent les œuvres de l'Eglise ? Ce secret le voici : l'Eglise aime le peuple et le sert.

La Révolution se sert de lui comme d'un instrument, et, incapable de faire son bonheur, elle est profondément jalouse des merveilles de dévouement qu'elle sait ne pouvoir imiter. Pour dominer le peuple et l'exploiter librement, la Révolution écarte de lui la religion qui l'instruirait et lui garderait le sentiment de sa dignité”.....(Keller. Int. au livre “ Les Cong. relig.” p. XLIX).

Le spectacle qui console les chrétiens et ceux qui sont amis de leur pays les irrite, ces démagogues effrénés. Ce qui les enrage, c'est de voir ces œuvres incalculables dont la simple narration partielle remplirait des volumes ; c'est de voir tant de vertus inspirées à la jeunesse, tant d'orphelins recueillis, tant de vieillards et d'infortunés soulagés, tant de malades soignés ; tant de filles égarées ramenés au bercail. Ce qui les désole, c'est de voir que nos communautés religieuses accomplissent toutes ces œuvres sans obérer personne.

Ce sont au contraire des dons qui se font avec plaisir, avec consolation, des dons placés à intérêt que les religieux font fructifier pour le bénéfice de la société et pour amasser des trésors au centuple à ceux qui les donnent. Ce qui les surpasse c'est de voir le Frère, la Sœur, enseigner des milliers d'enfants pour leur modeste entretien.

Ce qui exaspère les hommes aux idées modernes, c'est de voir nos corps religieux ouvrir des temples à la jeunesse qui y reçoit par milliers les bienfaits d'une éducation solide et saine ; et d'y constater que la religion est la base et l'objet principal de l'enseignement. C'est de voir nos communautés

couvrir le pays d'hospices charitables, où toutes les misères sont consolées; c'est de voir s'enraciner dans notre sol ces monuments qui rediront aux générations futures ce qu'a pu faire la religion avec le fruit de quelques aumônes religieusement administrées.

Ils l'avaient bien compris, ces héros fondateurs de notre nation, que la religion en était la sève et qu'elle ne peut être puisée qu'à la source d'où doit procéder l'enseignement.

Le vertueux Champlain avait compris le rôle civilisateur et de l'Eglise et de la France. " Le salut d'une âme, avait-il dit, vaut mieux que la conquête d'un empire, et les rois ne doivent songer à étendre leur domination dans les pays où règne l'idolâtrie que pour les soumettre à Jésus-Christ." A peine eut-il jeté les fondations de Québec qu'il fit venir, pour instruire la jeunesse de la colonie quatre fils de St-François, précurseurs de cette phalange de prêtres zélés qui devaient jeter les assises de nos nombreuses maisons d'éducation.

Il l'avait bien compris ce Roi très chrétien qui pour motif de l'octroi des lettres patentes à ces bons religieux disait :... et soit ainsi que nous soyons remplis d'un extrême désir de nous maintenir et conserver le titre de Très Chrétien, comme le plus riche fleuron de notre couronne et avec lequel nous espérons que toutes nos actions prospèrent, voulant non seulement imiter en tout ce qui nous sera possible nos... prédécesseurs, mais même les surpasser en désir d'établir la... foi catholique et icelle faire annoncer, ès-terres lointaines, barbares et étrangères, où le saint nom de Dieu n'est point invoqué... ! (Garneau. Hist. du Canada p. 169).

A la suite de Champlain arrivèrent aussi les courageux enfants de St Ignace qui ouvrirent les classes du Collège de Québec en 1632, sous la direction du P. Lejeune. " Je suis devenu régent en Canada, écrivait celui-ci : j'avais l'autre jour un petit sauvage d'un côté et un petit nègre ou maure de l'autre, auxquels j'apprenais à lire les lettres. Après tant d'années de régence me voilà enfin retourné à l'A. B. C., mais avec un contentement et une satisfaction si grande que je n'eusse pas voulu échanger mes deux écoliers pour le plus bel auditoire de France."



En 1639 arriva cette vénérable fondatrice des Ursulines, qui fut logée dans une petite maison ne renfermant que deux chambres servant à la fois de dortoir, de classe et de cuisine, petite maison si pauvre, dit-elle, " que nous voyons à travers le plancher reluire les étoiles durant la nuit, et qu'à peine y peut-on tenir une chandelle allumée à cause du vent "..... " Avec tout cela, continue-t-elle, nous nous estimons plus heureuses que si nous étions dans le monastère le plus accomodé de la France."

Il avait bien compris le prix de ces institutrices de la jeunesse, ce Maisonneuve dévoué, quand il faisait venir Marguerite Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal, qui écrivait : " Quatre ans après mon arrivée, M. de Maisonneuve voulut me donner une étable pour en faire une maison et y loger celles qui y feraient l'école. Cette étable avait servi de colombière et de loge pour les bêtes à corne. Il y avait un grenier au-dessus où il fallait monter par une échelle, par dehors, pour y coucher. Je le fis nettoyer, j'y fis une cheminée et tout ce qui était nécessaire pour loger les enfants, j'y entrai le jour de la Sainte Catherine (25 nov. 1657)."

Déjà étaient arrivés les dévoués Sulpiciens dont le saint fondateur disait : " Il me vient souvent à l'esprit que la miséricorde de Dieu me fera cette grâce que de m'envoyer à Montréal, en Canada, où l'on doit bâtir la première chapelle, sous le titre de la Très Sainte Vierge, et une ville chrétienne, sous le nom de Ville-Marie, ce qui est une œuvre d'une merveilleuse importance."

Ils comprenaient bien le rôle du religieux dans la société, ces braves et bons colons, nos pères.

En Europe, dit Châteaubriand, (Génie du Chr. p. 177). nous tirons le canon en signe d'allégresse pour annoncer la destruction de plusieurs milliers d'hommes ; mais dans les établissements nouveaux et lointains, où l'on est plus près du malheur et de la nation, on ne se réjouit que de ce qui mérite en effet des bénédictions, c'est-à-dire des actes de bienfaisance et d'humanité. Trois pauvres hospitalières, conduites par madame de la Peltrie, descendent sur les rives canadiennes et voilà toute la colonie troublée de joie. " Le jour de l'arri-

vée de personnes si ardemment désirées, dit Charlevoix, fut pour toute la ville un jour de fête ; tous les travaux cessèrent, et les boutiques furent fermées. Le gouverneur reçut les héroïnes sur le rivage à la tête de ses troupes, qui étaient sous les armes, et, au bruit du canon ; après les premiers compliments, il les mena, au milieu des acclamations du peuple, à l'Eglise, où le *Te Deum* fut chanté . . . .”

Il appréciait bien la grandeur de la vie contemplative ce clergé de la Nouvelle France conduisant processionnellement à l'église la célèbre et première recluse de Ville-Marie et bénissant solennellement sa cellule.

Il l'avait bien compris aussi ce grand Evêque qui dota sa ville épiscopale de bienfaits impérissables, lorsqu'il disait le 8 décembre 1850 : “ Si nous sommes N. T. C. F., débiteur de tous, sans faire acception de personne, il est pourtant une portion du troupeau qui demande de nous des soins plus assidus. Ce sont toutes nos communautés, que le Bon Pasteur nous ordonne de soigner autant qu'il est possible à la fragilité humaine, comme lui-même soignait les saintes femmes en les formant à toutes les vertus religieuses.”

“ Là-dessus, nous vous dirons, ce que vous connaissez déjà, que ce fut au milieu d'une de ces saintes maisons que nous recueillîmes, il y a dix ans, le dernier soupir de notre Illustre et Vénérable Prédécesseur. Dans ce moment à jamais lugubre, la charge pastorale commença à peser de tout son poids sur notre conscience. Saisissant d'une main faible et tremblante le timon de l'administration que lâchait cet habile pilote après dix-neuf ans d'un orageux épiscopat, nous regardâmes autour de nous comme fait toujours l'homme, saisi de crainte, qui appelle au secours. Et le spectacle qui s'offrit aussitôt à nos yeux, fut celui d'humbles Hospitalières à genoux, et modestement rangées autour des restes mortels du Pasteur défunt, qui si souvent les avait nourries de sa parole, comme elles l'avaient plusieurs années nourri de leur pain. Leurs ferventes prières accompagnaient son âme et l'assistaient encore à ce moment suprême où elle comparaisait au tribunal du Souverain Juge.”  
(*Mandement de Mgr Bourget.*)

Vous aussi, lecteurs et vous surtout lectrices, vous les

appréciez ces corps religieux, puisque vous secondez leurs efforts et que c'est grâce à vos bonnes dispositions qu'ils peuvent accomplir les œuvres auxquelles vous vous associez en les constituant les administrateurs de vos charités.

J'ai préparé une seconde partie à ce travail dont je me propose de vous faire part, car cette première partie n'est qu'un état bien incomplet encore des œuvres de charité tant intellectuelles que corporelles, qu'ont accomplies chacune des grandes communautés qui couvrent notre sol de leurs bienfaits.

Je n'ai cependant pu rendre compte que d'une partie minime des services qu'elles nous rendent et faire voir par le nombre des religieux qui se consacrent à ces œuvres, par l'état des enfants qu'elles instruisent, des malades qu'elles soignent, des orphelins qu'elles élèvent et des malheureux qu'elles soulagent, quel fardeau elles ôtent aux municipalités obligées à ces devoirs ; il y en a de ces œuvres qui ne sont pas connues des hommes et qui sont renfermées dans le cœur de Jésus, qui les inspire, et dont la splendeur ne nous sera dévoilée que lorsque nous en serons dignes.

Cependant ce que j'en ai dit suffit, je l'espère, à inspirer le plus grand respect pour ces dévoués religieux, et nous les faire recevoir avec bonheur quand ils frappent à nos portes, et les saluer quand ils passent dans nos rues.

À ce propos permettez-moi de vous raconter ce que consigne Chantrel dans ses Annales religieuses, et je termine en vous remerciant d'avoir lu cet opuscule.

« Nous nous souvenons d'avoir vu une fois, dans nos principales cités du sud, un officier d'état-major confédéré à cheval, pris de boisson à un degré fort répréhensible. Il chevauchait à droite, et à gauche et ses zigzags forçaient les piétons à se réfugier sur les trottoirs. Tout à coup, au coin d'une rue il rencontra une sœur de charité attachée à un de nos régiments qui traversait la voie. Effrayée par les allures extravagantes du cavalier et de sa monture, elle recule avec terreur. Mais à cette vue, l'officier arrêta net son cheval, et portant la main à son képi, attendit immobile dans cette position jusqu'à ce que la noble Dame eut passé. L'homme avait triomphé en lui de la brute, et, à ce spectacle, la foule amassée sur les trottoirs ne put se contenir ; elle éclata en un tonnerre d'applaudissements. — B. A. T. DEMONTIGNY.

## HUIT JOURS EN HOLLANDE.

J'étais à Cologne depuis trois jours.

J'avais visité sa célèbre cathédrale, le musée Wallraff, les jardins de Deutz, et flané à mon aise sur le fameux pont de bateaux qui relie cette ville à Cologne,

Je me disposais à partir pour Paris en passant par Aix-la-Chapelle, Liège et Bruxelles.

Cependant j'avais comme un remord : la Hollande n'était qu'un pas, et ce petit pays m'attirait. Je voulus en en avoir le cœur net.

A neuf heures le train-poste quittait la gare centrale nous emportant à toute vitesse vers Amsterdam. A trois heures de relevée je descendais à l'*Old Bible Hotel*.

Le voyage avait duré six heures.

\* \* \*

Huit jours en Hollande ! C'est dire que le voyageur ne peut en emporter qu'un vague souvenir. Le territoire n'est pas grand, mais il y a mille traits saillants qui frappent les yeux du touriste.

Le royaume des Pays-Bas renfermait en 1876, avec le Limbourg, mais moins le grand duché de Luxembourg, sur 12,767 milles carrés, une population de 3,865,456 habitants, dont plus d'un tiers de catholiques, et environ deux millions et demi de Bataves (Hollandais), 500,000 Frisons, et autant de Flamands. Le Luxembourg est gouverné par le roi des Pays-bas, sous le titre de grand-duc ; sa population est de 205,158 habitants et sa superficie de 1,000 milles carrés. L'empire d'Allemagne, comme on le sait, n'aurait pas de scrupule de l'englober.

Amsterdam est la capitale du royaume, mais le roi réside à La Haye, où se trouve aussi le siège du gouvernement. Le pays est divisé en onze provinces. En 1877 le budget,

sans les colonies, était \$42,557,000 de recettes et de \$47,171,074 de dépenses. La dette publique était à la même époque de \$368,876,860.

\*\*\*

A mesure que la voie ferrée s'éloigne du Rhin, après avoir traversé les remparts et les fossés de Deutz, les paysages pittoresques se font plus rares. Une contrée déboisée, sans caractère, des landes nues, ça et là quelques bruyères qui annoncent le voisinage d'un sol marécageux et plat.

Nous dépassons rapidement Dusseldorf, connu par son académie de peinture; Oberhausen, forteresse importante à l'embouchure de sa Lippe; Emmerich, ville d'un caractère hollandais.

Nous stoppons quelques minutes à Arnhem, ancienne résidence des ducs de Gueldre, située sur le versant méridional de la Veluwe.

De plus en plus nous enfonçons dans le nord. Le terrain est plat, nous touchons au sol le plus bas de l'Europe. Aussi loin que le regard peut s'étendre, on aperçoit une vaste plaine couverte de gras pâturages où des troupeaux de bêtes à cornes prennent paisiblement leurs ébats.

Ces scènes agrestes rappellent aux voyageurs les fameux fromages de ce plantureux pays.

Chaque côté de la route est bordé de maisons de campagne, de jardins et de canaux. Dans les environs d'Amsterdam les *polders* se multiplient. La campagne est traversée en tous sens par des canaux, petits et grands, qui portent avec eux la fertilité et l'abondance. Le spectacle est peut être un peu uniforme, mais il n'est pas sans charme. L'œil le contemple sans se fatiguer. L'eau partout faisant bon voisinage avec le sol, des pièces en culture, des jardins, des rangées d'arbres le long des cours d'eau, des pâturages, des digues, des ponts, des constructions hydrauliques, des moulins à vent, tel est le tableau qui se déroule rapidement devant nous. Avec cela des senteurs aquatiques et les odeurs du salin que la mer du Nord nous envoie avec la brise du matin.

C'est la campagne hollandaise.

\* \* \*

Avec les années le sol de la Hollande et celui de la Flandre est sorti du sein des eaux. En se retirant la mer laissa derrière elle des marais et des lacs que l'ingénieur Batave, à force de patience, de courage et d'énergie, à endigués et desséchés au moyen de la pompe hydraulique. Ces terrains si fièrement disputés à l'eau sont des *polders*.

Voici comment on s'y prend.

On commence par faire un remblai assez élevé pour contenir les eaux. Puis au moyen d'une machine à vapeur ou des moulins à vent on chasse l'eau dans un fossé qui abouche à un canal. A la tête du canal on place une pompe qui refoule l'eau de canaux en canaux jusqu'à la mer.

Ces canaux se multiplient à l'infini ; ils coupent le pays en mille endroits. Ils sont comme les artères qui portent le flux et le reflux du centre aux extrémités. En général ils ne requèrent que fort peu déclives et n'ont pas de largeur fixe. Les principaux ont 60 pieds de largeur et 6 pieds de profondeur. La plupart sont beaucoup plus étroits. Ils sont faits pour faciliter l'écoulement des eaux et non pour les fins de la navigation. Chacun d'eux à d'ailleurs sa destination particulière. Les uns servent de voie de communication entre les différentes localités, car chaque village à son système de canaux ; les autres servent de fossés de dessèchement et de clôture. On ne connaît pas les haies et les palissades en Hollande. Ces fossés, coupés à pic et toujours remplis d'eau, ne sont pas franchis par les animaux.

Il ne faut pas demander si ces terrains d'alluvion sont fertiles. Le Hollandais est amplement récompensé des sacrifices qu'il a faits en disputant son sol à l'empire des eaux.

Ce travail se continue ; chaque jour le sol s'agrandit, la mer recule. On vient de terminer le dessèchement du lac Harlem et déjà on parle d'en faire autant pour le Zuiderzée, ce qui donnerait à la Hollande une nouvelle province de onze mille milles en superficie.

Les frais de cette entreprise sont évalués à \$75,600,000. Le gouvernement hésite. Il y a bien de quoi !

\* \* \*

En parcourant les galeries de peinture on observe un sujet d'étude que les peintres de toutes les écoles ont voulu reproduire : ce sont les scènes de la vie hollandaise. Rien ne prête autant au croquis que la simplicité agreste de ces paysages. De la toile des grands maîtres elles ont passé aux mains du fabricant vulgaire qui en estampe sa marchandise.

Ces paysages sont dans la mémoire de tous. Ici, un petit village, joli, coquet et propre, ombragé de bosquets, traversé par des cours d'eau ; là, le traditionnel moulin à vent qui agite ses grandes ailes ; plus loin, c'est le paysan hollandais, à la figure rubiconde, chaussé de ses patins, qui pousse hardiment son traîneau jusqu'à la ville voisine. On connaît le type de l'ecclésiastique hollandais, figure honnête et franche : ventre rebondi, chapeau à tricorne, canne à pommeau d'or. Voyez-le souriant à un essaim de jeunes gens qui, joyeux et espiègles, sortent de l'école comme les oiseaux d'une volière.

En parcourant la Hollande j'ai revu ces scènes dont j'avais contemplé le coloris sur les toiles des grands maîtres, et j'ai pu juger à quel point elles avaient été copiées d'après nature.

Un jour, me rendant à Rotterdam un homme vint prendre place à mes côtés dans le wagon. Il portait une longue redingotte noire boutonnée jusqu'au cou, un collet romain, des pantalons courts, des bas de soie noire et des souliers à boucles d'argent. C'était un ministre du culte. Il me salua gravement. Je lui adressai la parole.

Je fis la remarque que les moulins à vent devaient jouer un grand rôle dans son pays puisqu'ils étaient si nombreux.

En effet, me dit-il, voyez sur les remparts de nos grandes villes, les pièces d'artillerie sont remplacées par des moulins à vent. C'est le grand pouvoir moteur dans la Néerlande. La machine à vapeur n'est pas encore acclimatée ici. Le moulin à vent moule le blé, scie le bois, exprime de l'huile, rape le tabac, fait le papier, bat le lin, broie le sable. Mais sa principale fonction consiste à dériver les eaux superflues.

Ils favorisent la culture des champs en facilitant le drainage des terres. Nous combattons la force de l'eau par celle du vent.

Vous voyez, me dit-il sous forme de conclusion, que Dieu a toujours mis le remède à côté du mal. L'eau submerge nos champs, mais la brise qui nous vient de la mer fait tourner ces grandes ailes, et l'élément rentre docilement dans son lit.

Le train entrain en gare. Je donnai une franche poignée de main à ce brave homme et nous nous séparâmes.

\* \* \*

“ Je ne connais pas, dit Marmier, un pays plus durement, plus injustement traité dans les descriptions de voyage que la Hollande. Un grand nombre d'étrangers la visitent cependant chaque année, et pourraient apprendre à la connaître telle qu'elle est réellement ; mais les uns arrivent là comme par acquit de conscience, pour traverser La Haye, jeter un coup d'œil sur Amsterdam, inscrire leur nom dans la cabane de Pierre-le-Grand et repartir. D'autres y viennent avec des idées faites, un point de vue arrêté d'avance. Que d'épigrammes en prose et en vers n'a-t-on pas faites sur l'avarice et la sécheresse de cœur des Hollandais ! Combien de charmantes facéties sur leur habitude de fumer et sur le lavage quotidien des rues et des maisons ! Je comprends que Voltaire, irrité de ses relations avec les libraires d'Amsterdam, ait prononcé en quittant la Hollande, sa méchante boutade : “ Adieux canaux, canards, canailles ; ” mais que les Anglais et les Allemands se soient avisés aussi de railler cette honnête nation, c'est à quoi l'on ne devait pas s'attendre. Vous entrez dans une ville et vous ne voyez point de curieux dans les rues, point de gens affairés qui courent çà et là et se heurtent sur les trottoirs, point de fenêtres, qui s'ouvrent à l'arrivée de la diligence. La plupart des maisons sont gardées par une chaîne en fer qui s'étend tout le long de la façade, et arrête les passants à trois pieds de distance. Les portes, vernies et ornées d'un magnifique marteau en cuivre, sont hermétiquement fermées, et les fenêtres voilées



à l'intérieur par une pièce de toile blanche qui en occupe toute la largeur. On dirait des demeures désertes. Le Hollandais est de sa nature réservé et taciturne. Il aime son travail, ses affaires, l'intérieur de sa maison, la vie de famille. La visite d'un étranger dérange nécessairement la régularité systématique de ses habitudes, et apporte de la surprise, du trouble. Avant de l'introduire dans un cercle domestique, le Hollandais veut voir son hôte en particulier; il est froid et contenu avec lui; puis une fois qu'il le connaît et l'apprécie, il l'accueille avec abandon et cordialité..... Ajoutons à ceci que tous les calculs d'économie si cher au Hollandais sont mis de côté dès qu'il s'agit d'une question d'utilité publique. Je ne crois pas qu'il y ait dans aucun pays autant d'établissements de bienfaisance, de maisons de refuge pour les pauvres et les orphelins, et d'écoles gratuites, qu'il y en a en Hollande, et tous ces établissements ont été fondés et sont entretenus par des particuliers."

\*\*\*

Nous arrivâmes à Amsterdam un vendredi. Or le vendredi est jour de grand ménage dans toute la Hollande. Les ménagères s'en donnent à cœur joie. Depuis le pas de la porte jusqu'au dernier étage, les fenêtres, les planchers, les murs, les ustensiles et les meubles de la maison, tout est vigoureusement frotté, nettoyé, brossé. La rue elle-même en est inondée. C'est un récurage général.

—Voilà des gens qui n'ont pas peur de l'eau, me dit un Américain qui logeait au *Bible*. C'est peut-être à cause de cela que les femmes ont un si joli teint.

Je crus que l'enthousiasme avait un peu monté l'imagination à mon grand Américain.

J'avoue cependant qu'il avait raison. Nulle part je n'ai vu les femmes de la classe ouvrière avoir un teint aussi frais et aussi rose.

Le Hollandais, comme type, n'est pas beau. Les traits manquent de régularité. L'un porte un nez camard, l'autre roule un œil démesuré, celui-là à la bouche fendue jusqu'aux oreilles; mais, en général, tous bien constitués, fortement

charpentés, nature solide et résistante, comme ces voiliers hollandais qu'ils construisent avec tant d'art et qui tiennent si bien la mer. La femme Hollandaise, en revanche, à toutes les grâces, toutes les douceurs, toutes les suavités. Les traits sont délicats, la figure s'encadre dans des tresses de cheveux blonds et soyeux. L'œil est limpide et pur, bleu comme l'azur du ciel. J'ai vu à la foire d'Amsterdam des paysannes portant le costume de leur province. C'est plein d'originalité et de pittoresque. Elles ont une coiffure qui rappelle le bonnet des femmes de la Provence. Un large bandeau en cuivre descend du sommet de la tête jusqu'aux tempes.

Il paraît que c'est le *ne plus ultra* de la fashion parmi les paysannes bataves.

Les costumes nationaux, qui se sont conservés en Hollande plus longtemps qu'ailleurs, disparaissent de jour en jour. Les nouvelles modes ont pénétré partout avec les chemins de fer.

\* \* \*

Amsterdam est la Venise du nord.

C'est une belle et grande ville de 300,000 âmes, bâtie à l'embouchure de l'Amstel dans l'Y, un des bras du Zuiderzée.

Une centaine de canaux la traversent en tous sens et forment 90 îles qui communiquent entre elles par au-delà de 300 ponts.

Erasme le fameux philosophe batave, voulant se moquer des bourgeois d'Amsterdam, disait qu'il connaissait une ville dont les habitants demeureraient comme les corneilles, sur la cime des arbres.

Le fait est que toute la ville est bâtie sur des pilotis de 15 à 20 pieds de longueur. Ces appuis vont rejoindre le sol fixe. La couche supérieure est composée de limon et de sable. La moitié des frais de construction est absorbée pour les fondations. Et encore, ces maisons sont comme des châteaux de cartes. La municipalité dépense \$400.00 par jour pour l'entretien des ponts, des digues, et des canaux. Et les bons bourgeois d'Amsterdam ne sont pas très sûrs qu'un de

ces quatre matins ils ne seront pas tous engloutis sous les flots courroucés du Zuiderzée.

En mettant le pied à Amsterdam le voyageur accoure à la place du Dam. C'est le point d'attraction, le rendez-vous général, comme la place Saint Marc à Venise.

Les grandes rues viennent aboutir au Dam. En face, le Palais Royal, d'un côté l'Eglise neuve, de l'autre la bourse et les grands hôtels particuliers, au centre la *Croix de métal*, haut monument qui rappelle le mouvement national de 1830.

Le palais royal, anciennement l'hôtel de ville, a été construit en 1648. Les salles sont spacieuses, richement décorées et rappellent le temps où siégeaient les représentants d'une bourgeoisie riche et puissante. La grande salle du conseil est une des plus vastes de l'Europe. La flèche de la tour a pour girouette un vaisseau doré, emblème de la prospérité commerciale de la reine des mers. Sur le faite un Atlas géant porte le monde sur ses épaules.

De la tour du palais la vue s'étend au loin et le touriste ne regrette pas la fatigue qu'il s'est donnée pour escalader ces hauteurs.

Le péristyle de la Bourse, formé de quatorze colonnes ioniques, est beaucoup admiré. L'Eglise Neuve, style ogival, date du commencement du quinzième siècle. L'Hôtel de Ville renferme un grand nombre de tableaux de prix.

Le musée du Trippenhuis est la première galerie de peinture de la Hollande. C'est là qu'on admire les grands sujets traités par Rembrandt : *La prétendue rousse de nuit* (1642) ; *Le Banquet des Arquebusiers* (1648) ; *Les Syndics des Drapiers* (1661). C'est là qu'on étudie les œuvres de Polter, Flinck, Van Deck et tant d'autres représentants glorieux de l'école hollandaise.

Le jardin géologique mérite une mention spéciale. Il ne faut pas non plus quitter Amsterdam sans faire une promenade le long de la Buitenkant, de l'Oaster-Dok et du Wester-Dok. On a élevé à cet endroit les superbes digues qui servent de rempart à la ville contre les inondations.

En présence de ces travaux hydrauliques on comprend que les Hollandais passent pour les premiers ingénieurs du monde.

\*\*

En route ! cria le chef de gare.

La locomotive s'ébranla ; en peu de temps nous eûmes franchi la distance qui sépare Amsterdam de Harlem.

Je transcris ici mes notes de voyage :

“ Harlem, 34,000 habitants. “ Ville propre, bien entretenue. Bâtie sur la Spaarne. Entourée de riches jardins. “ Curiosités : Promenade des remparts. Le grand orgue de “ l'Église de St Bavon. Musée Teyler. Le bois de Harlem. “ En route pour Leyde.”

Leyde est la plus ancienne ville du royaume. Sa population est de 40,000 âmes. Nous visitons, à la hâte, le *Burg*, espèce de ferteresse au centre de la ville, l'église St Pancrace, l'hôtel de ville, le musée des antiquités.

En revenant d'une course à travers la ville on nous fit voir un vaste établissement. C'est la célèbre Université de Leyde qui attira les savants les plus remarquables du XVIIe, siècle : Grotius, Descartes, Saumaise, Scaliger, Boerhaave, Arminius, Gomar, etc. L'université compte 35 professeurs et 800 élèves. La bibliothèque renferme 300,000 volumes et 5,600 manuscrits précieux.

Le train ne partait qu'à trois heures ; nous avions une demi-heure à notre disposition.

— Je propose une chope de la fameuse bière de Jong, fit l'un de nous.

Ce fut dit, ce fut fait.

La Haye, on le sait, est la résidence du roi et le siège du gouvernement. C'est une ville de 100,000 habitants. Ce n'est pas un centre d'affaires ; peu d'industrie, peu de commerce. En revanche, des magnifiques avenues, des châteaux somptueux, des parcs splendides, des places publiques spacieuses et grandioses. Ville des aristocrates et des notabilités officielles.

Le magnifique étang situé au centre de la ville, bordé de belles avenues, est le rendez-vous habituel de la bonne société.

La galerie de peinture, le *Rinnenhof*, est connue de toute l'Europe artistique. Les princes de la maison d'Orange se

sont plus à l'enrichir de leurs dons. On y admire la fameuse *Leçon d'anatomie*, de Rembrandt, dont les copies ont été éparpillées par le monde.

Il ne faut pas quitter la Haye sans faire une excursion à Schéveningue, village situé à quelques milles de la ville.

La plage offre des points de vue magnifiques. Dans la saison des bains Schéveningue est le rendez-vous de tout ce que la Hollande compte de fashionable.

En face du village, tout le long de la côte, des monticules de cinquante, cent et même deux cents pieds se dressent devant nous. C'est la chaîne des dunes qui couvrent dans toute leur étendue les côtes de la Hollande septentrionale et méridionale. Ces collines de sable se forment à la longue par l'action du vent sur les bancs qui avoisinent la côte.

On a cherché à fixer ce sable mouvant en y plantant des végétaux qui y prennent racine. De loin en loin l'œil aperçoit une touffe de sapin. Des îlots de verdure dans un désert de sable !

\* \* \*

Rotterdam, la patrie d'Erasmus, la seconde ville du royaume, a une population de 132,200 âmes. Bâtie sur la Meuse, elle est coupée en tous sens par de nombreux canaux. Les différents quartiers sont reliés par des ponts levis et des ponts tournants. Les vaisseaux vont jusqu'au cœur de la ville. Il en entre comme cela environ 2500 par an. C'est dire que son commerce maritime est étendu.

Le long de la Meuse s'étend le superbe quai de *Boompjes* (des petits arbres), constamment bordé de navires à l'ancre.

Le chemin de fer traverse toute la ville sur un haut viaduc en fer, véritable chef d'œuvre dans son genre. On reconnaît une population entreprenante qui met à profit tous les avantages que lui fournit sa situation exceptionnelle.

Sur la place du grand marché se dresse la statue en bronze d'Erasmus. La maison où naquit le philosophe est conservée avec soin. On y lit cette inscription : *Haec est parva domus magnus quæ natus Erasmus.*

Le musée Boymans, inférieur à celui de La Haye et à celui de Amsterdam, renferme cependant plusieurs chefs-d'œuvre de l'école hollandaise.

Du haut de la tour de l'église Saint-Laurent se déroule un panorama superbe. On dirait que toute la Hollande—la Hollande pittoresque—est à nos pieds. Partout des canaux, des jardins, des pâturages, des moulins à vent ; partout des avenues d'arbres tracées au cordeau, des villages à moitié cachés dans le feuillage, des clochers d'église qui brillent au soleil ; et puis, au loin, les côtes, la mer et ses flots bleus.

Nous étions encore dans la tour que le carillon du quart d'heure sonnait sa mélodie plaintive.

La première fois que j'entendis cette sonnerie des cloches c'était à Amsterdam. Les Hollandais se sont dit : moyen facile d'avoir de la musique à bon marché, faisons sonner les cloches. C'est pourquoi les cloches carillonnent un air connu et ancien à tous les quarts d'heure. A Anvers, où j'ai retrouvé cette musique, on en fait véritablement un abus. Qu'on imagine le bourdon de Notre-Dame carillonnant *Vive la Canadienne* ou *Par derrière chez ma tante*, à tous les quarts d'heure ! On s'y fait à la longue, et c'est très original. C'est ainsi que le prennent ces braves populations flamandes.

\* \* \*

J'en avais assez de la Hollande.

Un soir, je dis à mon grand Américain du Connecticut : j'ai le mal du pays, filons à Bruxelles et traversons la Manche par Ostande.

Il n'entendit pas de cette oreille-là. Il commençait où je finissais. J'arrivais d'Italie, il y allait ; j'avais descendu le Rhin, il le remontait ; j'avais parcouru l'Europe centrale en commençant par le sud, il faisait le même trajet en commençant par le nord.

Je lui souhaitai bonne chance ; nous nous séparâmes.

EDMOND LAREAU.

---

# SI DIEU M'AVAIT FAIT ROI.

A MA FEMME

Si Dieu m'avait fait roi, mignonne,  
Tu serais reine, par ma foi,  
Et les joyaux de ma couronne,  
Ma mignonne, seraient à toi.

J'en couvrirais, ma charmeresse,  
J'en couvrirais ton front serein,  
Puis à tes pieds avec ivresse  
Se jetterait ton souverain.

Tu serais belle, ma chérie,  
Sous tes bijoux étincelants,  
Comme une fleur dans la prairie  
Sous ses liquides diamants.

Mais de cette riche parure  
Toutes les splendeurs et les feux  
Ne vaudraient pas, je te le jure,  
Un seul des regards de tes yeux.

Je préfère, faut-il le dire ?  
A tous ces trésors tant vantés,  
Les perles que ton doux sourire  
Découvre à mes yeux enchantés.

Pourtant si j'étais roi, mignonne,  
Tu serais reine par ma foi,  
Et les joyaux de ma couronne,  
Ma mignonne, seraient à toi.

Mais pour te dire que je t'aime  
Et que ma vie est toute à toi,  
Enfant, tu le sais bien toi-même,  
Il n'est pas besoin d'être roi.

Un sourire, un mot de caresse,  
Un doux nom murmuré tout bas,  
Un regard chargé de tendresse  
Qui soudain t'attire en mes bras.

Sur tes yeux que les pleurs inondent  
Un baiser posé doucement,  
Et nos deux âmes se confondent  
Dans un brûlant embrassement.

Oh ! dis-moi, que sont les richesses  
Auprès de semblables plaisirs ?  
Quand tu me couvres de caresses  
Mon âme n'a plus de désirs.

Bonheur que notre amour nous donne,  
Si tu pouvais être éternel,  
Je ne voudrais, Dieu me pardonne,  
Je ne voudrais pas d'autre ciel !



## UNE ÉTRANGÈRE (1)

---

Slowbridge était en proie à la plus vive agitation. Commençons par dire qu'il ne fallait par grand'chose pour agiter les habitants de Slowbridge. D'abord ils n'étaient accoutumés à aucun genre d'événements ; ils suivaient de jour en jour leur honnête petit train de vie, considérant le reste du monde sinon avec une hostilité ouverte, du moins avec une incurable méfiance.

La construction de quelques nouveaux moulins avait déjà été pour eux une épreuve cruelle. En entendant, pour la première fois, parler des plans du propriétaire, lady Théobald, qui représentait la pierre angulaire de l'édifice social de Slowbridge, était devenue, disaient les témoins, pâle de colère. Le jour où ces moulins furent mis en mouvement, elle s'était retirée dans sa chambre et s'y était enfermée pendant toute la semaine, les volets clos, sans vouloir communiquer avec qui que ce soit. Elle était même allée jusqu'à envoyer un billet plein d'aigreur au pasteur de Saint-James, qui arriva tout tremblant, craignant de l'irriter davantage en ne répondant pas immédiatement à son message.

— Avec vos moulins et vos ouvriers, s'écria Milady, la première fois qu'elle rencontra M. Burmistone, le nouveau propriétaire, avec vos moulins et vos ouvriers, ce sont des meurtres, des assassinats et des émeutes que vous nous apportez.

Prononcées pendant une petite soirée intime, ces paroles avaient un tel accent et un air de si profonde conviction, que les deux demoiselles Briarton, natures timides et effarouchées, laissèrent tomber d'effroi les tartines qu'elles étaient en train de beurrer, et se mirent à trembler de tous leurs membres, persuadées que c'en était fait d'elles, et que

---

(1) Nouvelle américaine intitulée *A fair barbarian*, traduction du *Correspondant*.

chaque nuit elles trouveraient des ouvriers cachés, avec des poignards, sous leur lit. Cependant, comme on n'entendit point parler de massacres, comme la façon de vivre des ouvriers était à peu près régulière, et comme ils n'hésitèrent pas à envoyer leurs enfants à l'école libre de lady Théobald, et que, sauf à ne pas les lire, ils ne rejetèrent point les petits traités laissés, chaque semaine, à leur porte, Slowbridge finit par s'habituer graduellement à l'idée de vivre dans le voisinage de ces terribles moulins. Ses habitants étaient donc au moment de se rendormir du sommeil du juste, lorsque, comme je l'ai dit tout à l'heure, ils furent de nouveau en proie à une violente agitation.

Ce fut miss Belinda Bassett qui en ressentit la première atteinte. Miss Belinda Bassett était une vieille fille, petite de taille et comme il faut de manières, qui vivait dans une maison également petite et également comme il faut, dans la rue Haute, qui était considérée comme la rue élégante de Slowbridge. Elle avait passé toute sa vie dans cette même maison, ou son père et son grand-père avaient vécu avant elle. A vingt ans, elle avait commencé à en sortir deux ou trois fois par semaine pour aller prendre le thé chez ses amies, et elle avait eu, elle-même, aussi souvent que les autres habitants comme il faut de Slowbridge, ses petites soirées, dans son petit salon, situé sur le devant de sa maison. Elle s'était levée à sept heures, elle avait déjeuné à huit heures, avait dîné à deux heures, pris son thé à cinq heures, et s'était couchée à dix heures, si régulièrement depuis trente ans, que s'il lui avait fallu se lever à huit heures, déjeuner à neuf heures, dîner à trois heures, prendre le thé à six heures et aller se coucher à onze heures, elle aurait cru "aller à l'encontre de la Providence", comme elle le disait, et signer son arrêt de mort. On peut, par conséquent, s'imaginer facilement de quel effroi elle fut saisie, lorsqu'une après-midi, tandis qu'elle était assise, attendant son thé, une voiture du *Lion Bleu* s'arrêta avec fracas devant sa porte. Une jeune personne en descendit, et une minute après, la servante Mary-Anne ouvrit tout grande la porte du salon, en annonçant sans la moindre préface :

— Votre nièce d'Amérique, madame.

Miss Belinda se leva, elle sentait ses jambes trembler sous elle.

A Slowbridge, on était mal disposé pour l'Amérique ; en réalité, on ne la connaissait pour ainsi dire pas. D'après lady Théobald, c'était un pays où " les lois étaient peu sévères et où les sentiments révolutionnaires prédominaient ". On n'y considérait pas comme de bonnes compagnies de connaître des Américains, ce qui était fort heureux, puisqu'il n'y avait pas d'Américains à connaître. Miss Belinda Bassett s'était toujours sentie embarrassée lorsqu'il lui avait fallu parler de son frère qui avait émigré aux Etats-Unis dans sa première jeunesse, après s'être déshonoré par ce blasphème, " qu'il voulait aller dans un pays où il pourrait avoir ses coudées franches, sans être obligé de batailler avec un tas de vieilles femmes ". Depuis le jour où il était parti, laissant sa sœur toute désolée et le visage inondé de larmes, elle n'en avait plus entendu parler, et maintenant, sur le pas de la porte, se tenait Mary-Anne, l'air radieux et répétant :

— Votre nièce d'Amérique, madame.

Sur ce, la nièce entra.

Miss Belinda posa sa main sur son cœur.

La jeune fille ainsi annoncée était bien la plus jolie et en même temps la plus extraordinaire personne qu'elle eût vue de toute sa vie. Il n'y avait dans Slowbridge rien qui approchât de cette nièce. Sa coiffure était tellement à la dernière mode, qu'elle produisait un effet saisissant ; son front était couvert jusqu'à ses grands yeux bleus de cheveux châtain clair tout frisés ; une écharpe de dentelle noire était enroulée plusieurs fois autour de son cou élancé.

Elle fit un pas en avant et s'arrêta en regardant Miss Belinda ; au grand étonnement de celle-ci, ses yeux se remplirent soudainement de larmes.

— N'avez-vous pas... dit-elle, mon Dieu ! n'avez-vous pas reçu la lettre ?

— La lettre ? balbutia miss Belinda, quelle lettre ma chère ?

— Une lettre de mon père. Oh ! je vois que vous ne l'avez pas reçue...

Elle se laissa tomber sur une chaise la plus proche et se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Je suis Octavia Bassett, dit-elle, nous étions venus pour vous faire une surprise et voyager quelques temps en Europe. Mais nos affaires de mines ont mal tourné, et mon père a été obligé de repartir pour la Nevada...

— Quelles mines ? s'écria miss Belinda.

— Nos mines d'argent, dit en pleurant Octavia ; nous étions à peine débarqués que Piper nous a télégraphié, et mon père a été obligé de reprendre la mer. Il s'agissait, je crois, de ses parts d'actions, et nous pouvons y perdre notre dernier dollar.

Ce fut le tour de miss Belinda de se laisser tomber dans son fauteuil.

— Mary-Anne, murmura-t-elle faiblement, apportez-moi un verre d'eau.

Si faible était sa voix, qu'Octavia, ôtant son mouchoir de devant ses yeux, se leva pour la regarder.

— Comme vous êtes effrayée, dit-elle, avec une sorte d'inquiétude.

Miss Belinda prit une gorgée d'eau apportée par la servante, replaça le verre sur le plateau, et secoua la tête d'un air abattu.

— Effrayée, pas précisément, mais si étonnée, que j'ai peine à retrouver mes esprits.

Octavia reprit son mouchoir pour essuyer un nouveau déluge de larmes.

— Si les actions devaient baisser, elles auraient dû le faire avant notre départ, au lieu d'attendre que nous fussions arrivés et puis tout gâter.

— La Providence, ma chère..... commença miss Belinda.

Mais elle fut interrompue par la rentrée de Mary-Anne.

— L'homme de l'hôtel, madame, demande ce qu'il faut faire des malles : il y en a six ; elles sont très lourdes, et il dit qu'il ne voudrait pas se charger d'en porter une seule pour 10 shellings.

— Six malles ! s'écria miss Belinda, à qui sont-elles ?

— Ce sont les miennes, répondit Octavia : attendez une minute, je vais aller parler à cet homme.

Grande fut la surprise de miss Belinda de voir la facilité

avec laquelle sa nièce semblait oublier son récent chagrin et se trouvait prête à faire face à tout.

La jeune fille courut à la porte d'entrée comme une personne accoutumée elle-même à diriger ses propres affaires, et elle se mit à donner ses ordres.

— Il faut vous procurer un autre porteur, dit-elle, vous auriez dû le prévoir. Allez et trouvez quelqu'un.

Pendant que l'homme s'en allait, grognant un peu et évidemment embarrassé de ce parfait sang-froid, elle retourna auprès de miss Belinda.

Où faut-il les mettre ? demanda-elle.

La pensée ne semblait pas lui être venue un seul instant que son identité pût être mise en doute et qu'elle pût rencontrer le moindre obstacle.

— J'ai peur, balbutia miss Belinda, qu'il ne faille mettre cinq de ces malles dans le grenier.

Un quart d'heure après, cinq de ces malles étaient effectivement portées dans le grenier, et la sixième, la plus grande de toutes, trouvait place dans une petite chambre propre, tandis que la jolie miss Octavia se plongeait dans un bon petit fauteuil recouvert de perse. A côté d'elle se tenait la tante dont elle venait de faire la connaissance et qui s'épuisait en louables efforts pour recouvrer ses esprits et ne pas se figurer que la tête lui tournait comme une toupie.

## II

Le résultat naturel de tous ces efforts fut que miss Belinda se mit de nouveau à verser quelques larmes.

— J'espère que vous me pardonnez, dit-elle, d'avoir tout d'abord été si étonnée, que je n'ai su vous dire combien j'étais aise de vous voir. Je n'ai pas vu mon frère depuis trente ans et je l'aimais beaucoup.

— Il me l'a dit, répondit Octavia, et lui aussi vous aimait bien. Il ne vous a pas écrit, parce qu'il avait résolu que vous n'entendriez pas parler de lui jusqu'à ce qu'il eût fait fortune. Il voulait donc attendre jusqu'au jour où il pourrait revenir à la maison et vous surprendre. Son désappointement a été très grand quand il lui a fallu repartir sans vous voir.

— Pauvre cher Martin, dit miss Belinda, en pleurant doucement.

Une expression de surprise se lisait dans les jolis yeux d'Octavia ; elle se hâta d'ajouter :

— Il reviendra, n'en doutez pas. Qu'importe un voyage de plus. Ce voyage n'est rien, vous savez.

— Comment rien ? répéta miss Belinda, rien, un voyage à travers l'Atlantique ! Quant on pense au danger, ma chère !

Les yeux d'Octavia s'ouvrirent plus grands encore.

— Nous avons fait douze fois le voyage aux Etats-Unis, ajouta-t-elle ; dix jours, cela ne compte pas.

— Douze fois, s'écria miss Belinda tout à fait décontenancée ; est-ce possible, bon Dieu !

Mais durant quelques moments elle ne put que regarder sa jeune parente avec un étonnement prodigieux en braillant tristement sa tête. Cependant elle finit par reprendre tout à coup possession d'elle-même.

— A quoi donc ai-je pensé, dit-elle, pleine de remords, de vous recevoir ainsi ? Excusez-moi, je vous prie ; vous le voyez, je suis toute hors de moi.

Ce que disant, elle se leva précipitamment de son fauteuil et se mit à embrasser sa nièce avec une tendresse qui n'était pas exempte d'un peu de timidité. La jeune fille reçut cette caresse avec beaucoup de calme.

— Vous ai-je dérangée ? demanda-t-elle tranquillement.

Le fait est qu'elle ne pouvait comprendre comment l'arrivée d'une parente, venue de la Nevada, pouvait faire l'effet d'un tremblement de terre et causer tant d'effroi, de confusion et de larmes. Elle avait bien pleuré elle-même, ou à peu près, mais que de tourments n'avait-elle pas eu à souffrir depuis plusieurs jours ! Quant à de la confusion, elle n'avait rien éprouvé de semblable.

Lorsque miss Belinda descendit pour aider Mary-Anne à faire le thé, sa jeune nièce, restée seule, jeta un regard autour d'elle. — C'est une gentille, mais singulière petite maison, pensa-t-elle ; je ne m'étonne pas que mon père ait émigré, si l'on y ressent tant d'émoi pour les moindres choses. J'ai fait l'effet d'un fantôme.

Ouvrant sa grande malle, elle commença à faire sa toilette. Pendant ce temps, miss Belinda allait et venait, tout excitée, de la cuisine à la salle à manger.

—Faites griller quelques *muffins*, Mary-Anne, et apportez du poulet froid. Je vais sortir de l'armoire des confitures de fraises et des conserves de gingembre. Mon Dieu ! penser que mon pauvre Martin aimait tant les conserves de gingembre, et cependant on lui en laissait manger bien peu. C'est vraiment un bienfait de la Providence que j'en aie une si jolie provision dans la maison lorsque je reçois sa fille.

Au bout d'une demi-heure le *lunch* était prêt, et Mary-Anne, qui avait été envoyée au premier étage pour annoncer ce fait important, redescendit dans un état de ravissement inexprimable et d'étonnement contenu.

—Elle est habillée, madame ; elle va descendre immédiatement. Et, là-dessus, elle se retira dans un coin obscur de la cuisine, afin de pouvoir bien regarder sans être vue.

Miss Belinda, assise auprès de la table à thé, entendit le léger froissement d'une robe de soie qui descendait l'escalier qui traversait le vestibule, et sa nièce fit alors son entrée.

—Ne trouvez-vous pas que je me suis vite habillée ? dit-elle en s'avancant dans la petite salle à manger et en s'asseyant à sa place de l'air le plus posé du monde.

Il n'y avait dans Slowbridge qu'une seule couturière, miss Letitia Chickie, qui décidait des toilettes de toutes les femmes de toute la ville à commencer par lady Théobald. On était persuadé qu'elle recevait ses modèles de Londres, et qu'elle les modifiait un peu pour les mettre au goût de Slowbridge. Peut-être avait-on raison, mais alors elle les modifiait si bien, qu'il était impossible de reconnaître leur forme primitive lorsqu'elles sortaient des mains de miss Chickie, pour être portées dans les mains de ses clientes. Les goûts de Slowbridge étaient des goûts modestes,—Slowbridge était fier de cette modestie,—et visaient en même temps à l'économie. Lorsque les jupes étroites étaient devenues à la mode, Slowbridge tint intrépidement et avec quelque orgueil aux robes amples qui n'obligeaient pas à couper de la belle soie en petits morceaux qu'on ne pouvait

plus utiliser. Ce ne fut seulement qu'après une visite à Londres, et quand lady Théobald se fut promenée, un dimanche dans Saint-James, vêtue à la nouvelle mode, que miss Chickie se décida, avec toute sorte de regrets, à entamer, pour la première fois, la largeur de ses étoffes. Chaque matrone de Slowbridge possédait une bonne robe de soie de couleur foncée qui, après avoir figuré pendant deux ans aux soirées intimes, était reléguée au second rang, puis, de degrés en degrés, finissait par disparaître avec les souvenirs du passé. Les jeunes filles portaient des robes de mousseline et des fleurs naturelles qui, à la fin de la soirée, n'offraient plus qu'un lamentable aspect... Miss Chickie faisait elle-même ces robes, qu'elle garnissait avec des festons et des volants sortis de sa fertile imagination. Si elles étaient un peu courtes de taille, si les traînes étaient un peu exigües, il n'y avait pas d'établissement rival pour les tourner en ridicule, et M. Chickie était libre d'en prendre à son aise. De toute façon, on ne pouvait jamais dire que les toilettes de Slowbridge fussent vulgaires ou prétentieuses.

Il est facile de deviner quel fut l'état d'esprit de miss Belinda Bassett lorsque sa jolie nièce vint s'asseoir devant elle.

De quelle étoffe était sa robe ? Elle n'aurait pu le dire : c'était quelque chose de soyeux et de souple, d'un bleu très pâle ; cela adhérait comme un gant à sa taille fine et élancée. Une longue traîne s'étalait en forme d'éventail et recouvrait presque le tapis du foyer. Elle était toute garnie de biais, de ruches et d'une profusion extravagante de flots de rubans de satin.

Miss Belinda avait vu tout cela, comme Mary-Anne, du premier coup d'œil, et, comme Mary-Anne, elle en avait perdu la respiration ; mais ce qui la frappa encore davantage, ce furent trois bagues de diamants étincelants qui ornaient les jolies mains de la nouvelle venue ; de magnifiques solitaires brillaient à ses oreilles, et les dentelles qui garnissaient son cou étaient retenues par une broche aussi en diamants.

—Ma chère, dit miss Belinda, saisissant nerveusement la théière, comment osez-vous... ! Sûrement... c'est un peu dangereux de porter habituellement de si précieux bijoux.

Octavia la regarda un instant sans comprendre.



— Vos bijoux... Je veux parler de vos bijoux, ma chérie. balbutia miss Belinda. A coup sûr, vous ne les portez pas souvent. Je vous avoue que je me meurs de peur d'avoir de telles choses sous mon toit.

— Vraiment ? dit Octavia, c'est singulier. Elle resta un moment tout étonnée. Puis elle se mit à regarder ses bagues.

— Je les porte presque toujours, dit-elle, c'est mon père qui me les a données. Depuis trois ans, il m'en donne une à mon jour de naissance. Il dit que les diamants sont, en tous cas, un placement, et qu'il est bon que j'en aie. Ceux-ci, ajouta-t-elle, en montrant ses boucles d'oreilles et sa broche ont été donnés à ma mère lorsqu'elle était au théâtre. Ses admirateurs se sont réunis pour les acheter et lui en faire un cadeau. Elle était la favorite du public.

Miss Belinda saisit de nouveau la théière.

— Votre mère ! s'écria-t-elle avec angoisse, votre mère, au théâtre ! Est-ce possible ?

— Oui, au théâtre, à San-Francisco, répondit Octavia. C'est là que mon père l'a épousée. Elle était remarquablement jolie, mais je ne l'ai pas connue. Elle mourut en me donnant le jour. Elle n'avait que dix-neuf ans.

La parfaite tranquillité et la franchise exempte de tout embarras qui accompagnaient ces renseignements troublèrent miss Belinda au point de lui faire douter de sa propre existence. Jusqu'à ce moment, chose étrange à dire, elle avait à peine songé à la femme de son frère. Et penser que, devant elle, dans sa salle à manger, devant sa table à thé et la main sur sa théière, elle apprenait que cette belle-sœur à elle, lorsqu'elle était jeune personne, avait été, sur les planches une grande favorite du public ; et cela dans un pays peuplé, comme tout le monde le lui avait donné à entendre, par des chercheurs d'or et des échappés du baigne ; c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Cependant elle le supporta bravement quand elle fut parvenue à reprendre ses esprits.

— Servez-vous de ce poulet, ma chère, dit-elle amicalement, quoique d'une voix encore troublée, et prenez un *muffin*.

C'est ce que fit Octavia, chaque mouvement de ses mains faisant ressortir les feux de ses diamants.

— Nous autres jeunes filles américaines, nous possédons plus de choses que les Anglaises. Nous faisons plus de toilette, à ce que m'ont dit des amies qui ont été en Europe, et je possède plus de choses encore que la plupart de mes compatriotes américaines. Mon père a plus d'argent que beaucoup d'autres, et je crois qu'il m'a toujours gâtée. Il n'avait personne à qui donner. Il a coutume de dire que je dois me passer toutes mes fantaisies. Souvent il a ri des emplettes que je faisais, mais il ne m'a jamais dit de ne point les faire.

— Il a toujours été généreux, ce cher Martin, soupira miss Belinda.

Octavia ne se joignit que faiblement à cette expression de sympathie mélancolique. Elle aimait beaucoup son père, mais le souvenir qu'elle en gardait n'avait rien de pathétique ni de sentimental.

— Il m'a toujours prise avec lui, poursuivit-elle, partout où il est allé. Et, le plus souvent, nous emmenions un professeur des États-Unis lorsque nous voyagions. Il ne s'est jamais séparé de moi. Je ne l'aurais point quitté, alors même qu'il aurait voulu me renvoyer, mais il ne l'a jamais voulu, ajouta-t-elle avec un sourire de satisfaction.

### III

Miss Belinda Bassett resta quelque temps assise, regardant sa nièce, avec le sentiment d'être, à la fois, légèrement abasourdie et complètement fascinée. Avoir devant soi une créature si jeune, si jolie, si magnifique et, en même temps, si simple et si parfaitement à son aise avec elle-même et avec tous ceux qui l'entouraient, c'était pour elle une révélation qui dépassait son intelligence : les jeunes filles les plus jolies et les mieux élevées que Slowbridge pouvait produire ayant coutume de se sentir un peu troublées et intimidées lorsqu'elles avaient revêtu leurs robes de mousseline blanche et posé dans leurs cheveux les fleurs naturelles. Mais cette élégante créature, avec sa superbe toi-

lette et sa traîne étendue sur le modeste tapis, avec ses bagues brillantes, ses boucles d'oreilles étincellantes, semblait n'en avoir aucun souci. Elle demeurait parfaitement indifférente à l'idée que tout cela n'était guère à sa place et ne pouvait manquer de causer un profond étonnement. Ce qu'il y avait chez elle de plus caractéristique, c'était son excessive franchise. Elle n'avait pas un instant hésité à donner les renseignements les plus précis sur le passé de son père et sur le sien. Elle l'avait fait comme s'il n'y eût rien là que de fort ordinaire. Deux fois, pendant son enfance, une malencontreuse spéculation avait laissé son père sans le sou. Une autre fois, il l'avait emmenée en Californie, dans un placer où elle s'était trouvée seule femme au milieu de cette population peu recommandable de chercheurs d'or.

—Mais ce sont de bonnes gens, dit-elle, et ils ont fait de moi leur enfant gâté. Nous n'y sommes pas restés longtemps, mon père a rencontré une bonne veine, et nous sommes bientôt partis. J'étais triste de ce départ et ces braves gens aussi. Ils m'ont fait présent d'une parure fabriquée avec de l'or qu'ils avaient ramassé; elle se composait d'une broche large comme une cuirasse, d'un collier épais comme celui d'un chien, de bracelets qui fatiguaient mes bras, et les boucles d'oreilles m'arrachaient les oreilles; cependant je les porte quelquefois, la ceinture et tout le reste.

—Vous ai-je bien comprise, ma chère? demanda miss Belinda timidement, vous ai-je bien comprise, en supposant que ces affaires de votre père se rapportent à des mines d'argent?

—Oui, ce sont des mines d'argent et il dit même que quelques-unes m'appartiennent.

—Vous appartiennent s'écria miss Belinda avec un certain plaisir. Mon frère possède des mines d'argent!... Il est donc riche, très riche? j'avoue que j'en suis toute saisie.

—Oh! certainement, il est riche, dit Octavia, quelquefois prodigieusement riche, et le lendemain presque ruiné. Les actions, vous le savez, cela monte, puis cela descend... et

tout d'un coup l'on a plus rien. Mais la plupart du temps mon père s'en tire bien, parce qu'il a de la chance et qu'il sait comment s'y prendre.

—Quelle affreuse incertitude ! murmura miss Belinda ; j'en serais parfaitement malheureuse. Pauvre cher Martin !

Point du tout, répliqua Octavia, vous vous y accoutumerez et vous ne vous en soucieriez guère, surtout si vous aviez bonne chance comme mon père. C'est là toute la question : savoir s'y prendre et avoir la chance pour soi. La première fois que nous avons mis le pied au Gouffre-du-Sang....

—Ma chère ! s'écria miss Belinda, tout effrayée, je vous en supplie...

Octavia s'arrêta court, regardant miss Belinda avec étonnement, comme cela lui était déjà arrivé plusieurs fois.

—Qu'y a-t-il demanda-t-elle tranquillement.

—Ma chère amie, reprit miss Belinda avec douceur, mais avec la résolution de s'acquitter de son devoir cette fois, il n'est pas d'usage à Slowbridge, et, je crois pouvoir dire, dans toute l'Angleterre, de se servir d'expressions—pardon si je vous froisse—d'expression si terriblement forte ; je veux parler, ma chère, de l'épithète dont vous vous êtes servie pour désigner ce lieu. C'est un mot peu convenable et effrayant outre mesure.

—L'épithète dont je me suis servie ! dit Octavia, en continuant à la regarder avec étonnement..., C'est le nom même de l'endroit, et ce n'est pas moi qui le lui ai donné, croyez-le bien. On l'a ainsi désigné parce qu'une troupe de voyageurs, qui avait campé là, y ont été surpris et assassinés pendant la nuit. Ce n'est pas, j'en conviens, un très joli nom, mais ce n'est pas ma faute ; d'ailleurs cet endroit a prospéré depuis, et l'on se propose de l'appeler Athènes ou la vallée des Magnolias. On avait un instant pensé à l'appeler Argentville, mais il y avait des gens qui l'appelaient Logenville, et cela n'allait à personne.

—J'espère que vous n'avez jamais demeuré là, dit miss Belinda ; je vous demande pardon d'avoir paru si scandalisée, mais je n'ai pu m'empêcher de frémir à ce nom, et je veux espérer que vous n'y avez jamais demeuré.

—C'est là, au contraire, que je demeure maintenant quand nous sommes chez nous, reprit Octavia ; c'est là que sont les mines. Mon père y a bâti une maison et il a fait venir tout l'ameublement de New-York.

Miss Belinda s'efforça de ne point trembler, mais elle n'y réussit qu'à moitié.

—Ne voulez-vous pas prendre un autre muffin ? dit-elle avec un soupir ; je vous en prie, prenez un autre muffin.

—Non merci, répondit Octavia.

Il faut avouer qu'elle avait l'air un peu contrariée lorsqu'elle se renversa sur le dossier de sa chaise en regardant à terre, la traîne de sa robe. Il lui sembla qu'elle ne pouvait raconter les choses les plus simples ni faire une remarque quelconque sans produire le plus étrange effet.

Ayant enfin quitté la table à thé, elle s'approcha de la fenêtre, et s'y arrêta, regardant au dehors du côté du jardin. C'était, après tout, un joli jardin, et même assez grand par rapport à la maison. Il y avait une pelouse ovale, plusieurs allées sablées, des corbeilles de fleurs de diverses formes, des buissons de roses, des cytises, des lilas et, tout à l'entour, une haie de houx bien taillée.

—J'aimerais à sortir et à marcher un peu, dit Octavia, en dissimulant un petit bâillement derrière sa main ; voulez-vous venir avec moi, si cela ne vous dérange pas ?

—Bien volontiers, ma chère, répondit miss Belinda, mais peut-être... ajouta-t-elle en jetant un regard à la dérobée sur la robe de sa nièce, peut-être voudriez-vous faire quelques changements à votre toilette, ou mettre pardessus quelques chose de plus sombres ?

—Oh ! non, répliqua Octavia, en regardant sa robe, c'est bien ainsi ; je vais seulement jeter une écharpe sur ma tête, non pas que j'en aie besoin, ajouta-elle sans embarras, mais parce que j'en ai une en dentelle qui me va très bien.

Disant ces mots, elle monta chercher dans sa chambre l'objet en question et quelques minutes après elle était redescendue. En l'apercevant, miss Belinda se sentit la gorge toute serrée. Qu'allait penser Slowbridge en voyant semblable toilette dans son jardin un jour ordinaire ?

Posée sur la tête de la jeune fille, enroulée autour de son

cou, les bouts jetés sur ses épaules, cette écharpe de riche dentelle blanche, qui avait l'air d'être placée au hasard, produisait l'effet le plus pittoresque du monde.

— Vous ressemblez tout à fait à une fiancée, ma chère Octavia, dit miss Belinda. Nous ne sommes pas accoutumés à voir pareille chose à Slowbridge.

A quoi Octavia se contenta de répondre par un petit sourire.

Je vais cueillir quelques roses afin de les attacher sur mon écharpe.

S'arrêtant à la première touffe de rosiers, elle choisit une demi-douzaine de boutons à tiges flexibles ; elle en fixa quelques-uns sur sa tête dans les plis dans la dentelle ; et tandis qu'elle était en train de placer le reste à son corsage, miss Belinda fit tout à coup un brusque soubresaut.

FRANCIS BURNETT.

(A continuer)

---

## La littérature canadienne à l'étranger.

On lit dans la *Revue du Monde Catholique* du 15 août :

“ Les Anglais protestants ne sont pas toujours justes ni tendres pour le Canada, resté Français et catholique en dépit de leurs efforts. M. Parkman, dans son dernier ouvrage : *Old regime in Canada*, ne se fait pas faute de sacrifier aux préjugés de ses compatriotes : sans se donner la peine de remonter aux sources historiques, sans consulter les travaux des historiens connus, comme Garneau, Ferland, Faillon, il lâche bride à son imagination et calomnie la vaillante petite colonie. Ne nous en plaignons pas trop, puisque cette diatribe nous vaut l'éloquente réponse de M. l'abbé Casgrain : *une Paroisse canadienne au dix-septième siècle* (Léger Brousseau, à Québec).”

“ N'y avait-il pas de quoi faire bondir un cœur patriotique dans ce passage :”

“ Des femmes à l'aspect sauvage, aux visages brûlés par le soleil aux cheveux négligés, abandonnent leur ouvrage pour courir à la rencontre du curé : un ou deux hommes les suivent d'un pas plus calme avec un zèle moins exubérant, tandis que les enfants à moitié sauvages, les futurs coureurs des bois, nu-tête nu-pieds et à demi vêtus, accourent et regardent avec étonnement et curiosité.”

“ Un savant comme M. Casgrain devrait apercevoir sur-le-champ la fausseté de ce tableau, et son indignation ne pouvait lui permettre de garder le silence. Et comme la réfutation est victorieuse ! que les preuves sont accablantes ! Il existe dans les archives des registres d'état civil, des recensements, que M. Parkman avait sans doute dédaigné de consulter. M. Casgrain en fait la base de son travail : il en extrait le dénombrement, en 1681, de la population de la Rivière-Ouelle, la paroisse visée par les lignes ci-dessus de l'*Old regime*. A la tête de cette petite colonie, composée de soixante-deux personnes, nous saluons M. de la Bouteillerie,

ancien officier du régiment de Sallières, qui avait passé plusieurs années à la cour de Versailles. Les autres habitants étaient des émigrés venus de la Normandie, du Poitou, de l'Aunis : leurs femmes les avaient suivis, et même l'une d'elles, Jeanne Sauvenier, avait été élevée à Paris, ville qui n'a jamais passé pour sauvage, même au dix-septième siècle, au temps de Racine. Au reste le simple aspect des anciens registres de la paroisse, *monuments de l'intelligence d-s missionnaires*, suffirait pour lever tous les doutes : les signatures de ces colons *d demi sauvages* sont des modèles de calligraphie qui feraient honte à plus d'un homme civilisé de nos jours.

“ Mgr de Saint-Valier, le second évêque de Québec, ce grand seigneur qui a sacrifié volontairement toutes les pompes du monde pour se consacrer au salut des âmes, pour vivre de la rude vie du missionnaire, ce saint prélat, cet organisateur habile, si maltraité par M. Parkman, qui voit toute chose par le petit côté, est ici l'objet d'une étude consciencieuse, d'une défense énergique et solide. M. l'abbé Casgrain, après avoir montré que le Canada doit à ce grand évêque l'établissement de la discipline ecclésiastique continue en ces termes :

“ Toutefois, ce n'est là qu'une partie du bien qu'a opéré  
 “ Mgr Saint-Valier. Ses œuvres de charité ont égalé, si  
 “ elles n'ont pas surpassé ses œuvres de zèle. Venu au  
 “ Canada avec un riche patrimoine de famille, il s'en  
 “ dépouilla avec une générosité et un dévouement au-dessus  
 “ de tout éloge, afin de subvenir aux besoins de son diocèse.  
 “ Sa main était ouverte à toutes les nécessités ; mais, sans  
 “ parler de ses aumônes particulières, il dépensa sa fortune  
 “ à créer des œuvres qui, presque toutes, durent encore, et  
 “ dont voici les plus importantes.”

L'auteur donne ici une liste des principales œuvres de Mgr de Saint-Valier, et il continue,

“ C'en est assez, je suppose, pour donner une idée de l'ouvrage aussi intéressant que consciencieux de M. l'abbé Casgrain, aussi bien que de la mauvaise foi des historiens protestants, qui ne peuvent admettre qu'un Etat catholique puisse prospérer ni compter une population intelligente et



civilisée. Heureusement pour la vérité, il est, en dépit de leurs calomnies, deux faits qui frappent tout d'abord les voyageurs en arrivant au Canada : 1o la prodigieuse vitalité de cette race ; 2o la conservation et la vigueur des principes religieux. Et l'on peut proclamer hardiment que les deux faits s'enchaînent, que cette belle colonie doit toute sa force et sa prospérité à la religion."

" *La Reforme sociale* publie, dans son numéro du 1er juillet, un article dû à la plume d'un voyageur de retour du Canada, qui ne laisse subsister aucun doute là-dessus, et que je prends la liberté d'analyser brièvement."

" En 1759, lors de la cession de cette nouvelle France à l'Angleterre, elle ne comptait que soixante mille colons environ. Plusieurs retournèrent dans la mère patrie, et les cinquante mille qui restèrent ont atteint, dans le seul espace de cent vingt-deux ans, le chiffre étonnant de onze cent mille individus dans le Canada, et de cinq cent mille dans les États-Unis. Les familles de vingt-six enfants ne sont pas rares : il est même d'usage que le vingt sixième soit élevé et in-truit aux frais du curé, qui perçoit par la dîme le vingt-sixième boisseau de tous les grains."

" Lors de la cession, le clergé loin de suivre l'exemple de la noblesse, qui revint en France, demeura fidèlement au milieu de son peuple : le gouvernement anglais n'osa jamais recourir à la persécution violente pour rattacher les Canadiens à la religion officielle, par crainte de les voir s'allier aux États-Unis ; d'un autre côté la présence des protestants tint en éveil le clergé catholique, qui se fit toujours remarquer par ses mœurs irréprochables et son dévouement admirable à l'instruction du peuple. Aussi nulle part ailleurs on ne constate un respect plus profond pour l'autorité religieuse."

" Lors de la discussion dans l'Assemblée législative de la création à Montréal d'une université indépendante ou simplement d'une succursale de l'université Laval, le principal argument des députés de Québec, opposés à l'université indépendante, était fondé sur le désir du Saint-Siège ; les adversaires se contentaient de mettre en doute ce vœu du pape, et en demandaient la preuve. Tous, en même temps,

étaient d'accord que si le Saint-Père avait réellement manifesté un tel souhait, il fallait s'y soumettre."

" À Québec, un journal s'était fondé avec des allures anti-chrétiennes ; il suffit que l'évêque en déclarât la lecture dangereuse, et aussitôt le journal dût interrompre sa publication, faute d'abonnés."

" La conclusion de l'article mérite bien, après les prémisses qui y sont posés, d'être profondément méditée par les Français : À voir ce qu'est devenue, sur l'autre bord de l'Atlantique, cette poignée de Français que la Providence a séparés de nous, on peut imaginer ce que serait aujourd'hui notre race, si, rejetant les faux principes qui la ruinent, elle avait conservé les mœurs et la religion de ses pères."

### LE MOT "COMPLEXION."

Un article de la *Revue du Monde Catholique*, reproduit dans la *Revue Canadienne*, condamne l'emploi du mot "complexion" dans le sens de "teint."

Nous avons reçu à ce sujet la lettre suivante :

Montréal, 18 septembre 1882.

*Monsieur le Directeur,*

Dans un article de la *Revue du Monde Catholique*, qui a été cité dans la *Revue Canadienne* du mois dernier, j'ai vu qu'on avait relevé, dans la *Vie de M. Faillon*, le mot "complexion" comme étant un anglicisme et ne devant pas signifier "teint" en français.

Voici le passage cité :

"Le visage (de M. Faillon) empreint de finesse et de douceur frappait par une "complexion" claire et transparente, etc."

Et l'auteur de l'article ajoute qu'il a souligné le mot "complexion" pris dans le sens anglais au lieu de "teint," et il voit en ce mot la preuve que le voisinage des Anglais influe sur les littérateurs canadiens d'une façon malheureuse, etc.

Or je crois que le mot "complexion" en ce sens de "teint" se trouve indiqué dans le grand dictionnaire de Littré.

Voyez le mot complexion au 1er volume, page 701.

La complexion, est-il exposé, est synonyme il est vrai de constitution et de tempérament, mais outre leur sens com-

mun, M. Littré affirme expressément que chacun de ces mots a un sens qui lui est particulier. Ainsi :

1<sup>o</sup> *Constitution* désigne la manière du corps considéré quant à la santé en général ;

2<sup>o</sup> *Tempérament* désigne le résultat de la prédominance d'action d'un organe ou d'un système ;

3<sup>o</sup> *Complexion* est l'ensemble des *signes extérieurs* qui caractérisent la constitution ou le tempérament.

C'est dans ce sens particulier qu'il est employé dans la *Vie de M. Faillon*, et si M. Littré indique qu'on peut l'employer dans le sens synonymique de constitution ou tempérament, il ne dit pas qu'on ne puisse l'employer dans son sens particulier *d'ensemble des signes extérieurs*, etc.

Nous croirions donc que les Anglais, en exprimant le teint par le mot "complexion," sont d'accord avec M. Littré dans sa définition du sens particulier de ce mot.

Et ceci ne nous paraît pas étonnant, parce qu'on admet que les mots en *ion* venant de la même source en anglais comme en français doivent avoir le même sens dans les deux langues. Il y a près de mille mots en *ion*, et il n'y aurait donc d'exception sur ces mille mots que pour le mot *complexion*, qui n'aurait pas le même sens dans les deux langues.

Cela est possible, mais M. Littré n'admet pas cette exception. Enfin nous pouvons dire, que M. H. Taine ne l'admet pas non plus, car dans son ouvrage intitulé : *Notes sur l'Angleterre*, il emploie plusieurs fois *complexion* dans le sens de *teint* ; or M. Taine est un écrivain érudit.

J'ai cru utile de répondre ces quelques lignes parce qu'il a été déjà observé que plusieurs anglicismes reprochés aux Canadiens avaient une source véritablement française.

J'ai l'honneur de vous remercier, d'avance, de l'accueil que vous voudrez bien faire à ces notes.

UN LECTEUR.

La discussion est ouverte sur ce sujet.

Au reste, l'invasion des mots anglais dans la langue française est plus marquée en France qu'au Canada. Il y a là-bas une tendance manifeste à franciser des mots d'origine britannique qui ne dérivent ni de près ni de loin du grec et du latin. L'Académie, après quelque résistance, finit par donner droit de cité aux nouveaux venus.

Ce n'est pas tant par les mots que par les tournures de phrases que nous péchons sous ce rapport au Canada.

GUSTAVE LAMOTHE.

## CAUSERIE SUR LES ARTS.

---

DES CONTRADICTIONS QU'OFFRENT LES TABLEAUX DE SUJETS RELIGIEUX  
AVEC LES FAITS ET LES USAGES.

Les bibliothèques, les musées, les collections exhibent, aujourd'hui, aux yeux de tous ceux qui veulent voir et s'instruire, des documents historiques, archéologiques et artistiques remontant jusqu'aux époques les plus reculées de la vie des peuples. Que l'artiste traite une scène pompéienne ou un sujet des temps homériques, voire même la magnificence d'une cour égyptienne contemporaine de Moïse ; il peut donner aux personnages, au milieu où il place son sujet ainsi qu'aux accessoires, une forme extérieure authentique. L'étude de l'archéologie est devenu indispensable aux peintres d'histoire ; la vérité dans la représentation, l'exactitude dans les costumes s'imposent à la texture d'un tableau sous peine de passer sous la férule du critique érudit. Certes, un peintre de nos jours ne pourrait plus, avec Dürer, par exemple, représenter les Juifs et les Romains, du temps d'Hérode le Grand, en bourgeois de Nuremberg et en haliebardiens de Maximilien ; encore moins, avec Catlot, habiller les Egyptiens, au passage de la Mer Rouge, avec des bottes molles à revers et des feutres Louis XIII. Tout en laissant de côté les peintres de genre qui se sont emparé de l'archéologie comme un moyen de production et dont les œuvres prouvent souvent plus de savoir que d'art, il faut convenir que le sentiment trop rigoureux de *l'exact* peut enlever, à l'artiste, celui de la spontanéité ; que l'exactitude poussée trop loin peut par fois être nuisible et rendre une œuvre froide et incolore. La fidélité du costume et du milieu ne devrait être observée en art qu'autant qu'elle apporte un appoint au style, qu'elle l'élève et l'ennoblit. Outre que l'on doit tenir compte du goût, des habitudes, de la tradition, il faut aussi consulter les règles du Beau, lesquelles doivent être plus absolues encore, en peinture, que celles de

**L'archéologie.** Nous trouvons très intéressant de voir, gravée sur un stèle, la figure d'un pharaon coiffé du *pschent* et revêtu du *oskh* et du *schent* ; mais, nous avonons, qu'elle nous intéresse moins, ainsi, dans un tableau.

Si, dès le XVe siècle, les maîtres italiens se sont attachés, les premiers, grâce aux documents exhumés et recueillis, à l'exactitude du costume et des accessoires, ce ne fut que pour arriver à une forme plus pure et à un style plus noble. Pour eux, l'antique, rendu à la lumière, fut avant tout une révélation du beau et non une révélation scientifique.

Cette recherche, cette exigence de la fidélité et de l'authenticité imposées, aujourd'hui, à tort ou à raison, aux tableaux d'histoire sont beaucoup moins rigoureuses lorsqu'il s'agit de sujets religieux ; elles sont pour ainsi dire à l'état de lettre morte, car la vérité historique, par la manière de représenter les faits, y reçoit souvent de rudes atteintes. Il nous a paru intéressant de signaler quelques unes des erreurs commises par les plus célèbres maîtres qui ont interprété les phases de la vie de Notre-Seigneur ; tout en tenant compte des exigences du style et de l'effet, on se convainc facilement, en examinant leurs œuvres, que la plupart des hérésies historiques qu'elles renferment sont le résultat de l'ignorance même des choses et que ces hérésies se sont perpétuées par une imitation aveugle. Nous nous hâtons de dire que notre critique ne tend nullement à rabaisser le mérite d'œuvres d'art que nous sommes le premier à admirer ; renfermé dans les limites trop étroites du réel, le génie souvent ne peut déployer ses ailes ; mais nous offrons nos observations à titre de curiosité.

Les Pérugin, les Pinturicchio, les Raphaël, les Corrège, les Rubens ont-ils su que l'étable où naquit Jésus, n'était pas une bâtisse élevée par la main des hommes ; mais un de ces antres taillés dans le roc qui, en Judée, servaient de refuge aux voyageurs et aux étrangers ? Il est permis d'en douter.

On sait que la Circoncision eut lieu le huitième jour qui suivit la naissance de l'Enfant ; or, la loi hébraïque interdit l'accès du temple à toute accouchée, avant le 40e jour, et, pour toute la nation juive, alors, le temple était à Jérusa-

lem. C'est donc une erreur profonde de représenter la scène de la circoncision dans l'enceinte sacrée et, surtout, avec l'apparat d'une cérémonie du culte et par le ministère du Pontife. Jamais un prêtre, croyons-nous, ne faisait la circoncision et encore moins dans le Temple ; aucun passage de l'Écriture ne le dit, les docteurs juifs se taisent à cet égard. Mais, d'après l'Exode, il est établi que Séphora accomplit la circoncision sur son fils, ainsi que Luca Signorelli a représenté le sujet dans sa belle fresque, à la Chapelle Sixtine. Le livre des Machabées, l'histoire de St Jean-Baptiste relatent également des actes de circoncision et, toujours, sous forme toute privée. Il est donc très probable que la circoncision de Jésus se fit tout simplement dans la grotte de Bethléem et par la Vierge elle-même.

La Purification de la Vierge n'eut pas lieu non plus dans le Sanctuaire, par la bonne raison que le peuple ne pouvait en franchir le seuil sous peine de mort. Le tableau de Guido Reni, au Louvre, où le prêtre apparaît vêtu de ses habits sacerdotaux et entouré de porteurs de cierges, pour recevoir la jeune et sainte Mère, doit faire sourire un rabbin de nos jours. Pour la clarté de nos observations, disons que le Temple de Jérusalem avait trois parties distinctes : d'abord le corps de l'édifice, recouvert d'un toit et qui comprenait le Saint des Saints où seulement le Grand-Prêtre pouvait pénétrer une fois l'an ; ensuite le Sanctuaire, avec son vestibule, ouvert aux prêtres exclusivement. C'était là le temple proprement dit. Autour de l'édifice, alors, des galeries à ciel ouvert, ou *atria*, avec portiques, et composées de quatre rangs de colonnes corinthiennes, formaient trois différents corridors dont celui du milieu était de moitié plus large et deux fois aussi haut que chacun des deux autres. Les holocaustes et les sacrifices se faisaient aux *atria* ; dans ces galeries extérieures, et non dans le temple, se réunissaient les Juifs et les Gentils. C'est aussi une erreur de placer l'arche dans le temple ; depuis la captivité de Babylone, elle n'y était plus. Ainsi donc la cérémonie de la Purification de la Vierge Marie doit se placer à l'entrée de de l'*atrium*. De même la scène où Jésus chasse les vendeurs ou trafiquants eut lieu dans les galeries ou *in atrio gentium*.

Le tableau du Titien, à Venise, "La Présentation de la Vierge" est une des pages magistrales du maître, une œuvre d'art admirable, mais il est en contradiction, sur tous les points, avec les usages sacerdotaux et les coutumes judaïques. On ne conduisait nullement à l'autel les enfants que l'on offrait au Temple; l'offre ou le vœu se faisait au lieu et à l'habitation même où la jeune fille devait vivre avec ses compagnes et sa famille. Le grand-prêtre, chez les Juifs, se laissait voir très-rarement au peuple, et, toujours, entouré des marques du plus grand respect; il est contraire à la dignité du Pontife de le représenter ouvrant les bras à la Vierge pour l'accueillir, et il est complètement impossible que, pour la circonstance, il se soit revêtu des habits sacerdotaux. De même, de nos jours, Léon XIII ne condescendrait nullement à se rendre de la sorte sur les marches de St Pierre pour recevoir n'importe quelle princesse, fût-elle de sang impérial.

Le peintre qui ne placerait pas un Roi *noir*, parmi les trois personnages qui se rendirent à Béthléem, risquerait fort d'être critiqué, même par bien des théologiens; cependant aucune tradition n'autorise à le faire malgré l'adoption déjà ancienne et presque générale de cet usage par les artistes de tous les pays. Le titre de Mage semble indiquer qu'ils venaient de la Perse; ce nom est persan. Strabon atteste qu'on donnait, en ce pays, de grands commandements aux mages. Pline dit également qu'il y avait des mages en Arabie; mais soit que ces trois dignitaires vissent de la Perse ou de l'Arabie, il n'y a aucun motif pour en représenter un *noir*.

Il est peu admissible que Jésus et le Précurseur se soient connus, enfants; l'Evangile n'en fait nulle mention. Les peintres qui font jouer St Jean-Baptiste avec Jésus ont obéi à une impulsion naturelle, à un sentiment idyllique, mais contraire à l'histoire.

Le Sauveur reçut le baptême étant dans l'eau jusqu'à la poitrine, ainsi que cela se pratique encore dans l'Eglise d'Orient. Ensuite, St Jean vit le ciel ouvert et le St-Esprit descendre sous forme de colombe, non pas pendant qu'il baptisait, mais après, seulement, et, lorsque Jésus était en prière, très-probablement.

Une cohorte de soldats romains, et non les Juifs, concourut au couronnement d'épines. Quant à la manière d'habiller le Christ, dans les diverses phases de sa Passion, on peut s'en rendre compte en lisant les Evangiles ; les artistes ont souvent erré sur ce point. Sachons d'abord quelle était la manière de se vêtir des Juifs. Ainsi que chez la plupart des peuples Orientaux, le vêtement de laine était généralement porté ; et, chez eux, il était interdit, par la loi, de tisser la laine avec le lin ; les personnes riches et de distinction pouvaient seules se vêtir de blanc ; les classes inférieures ne portaient que de la laine de couleur naturelle, et il en fut de même chez les Romains jusqu'à la chute de la République ; les anciens considéraient la tunique de couleur rouge ou bleue comme un grand luxe et surtout comme un signe de mollesse. L'habillement chez les Juifs se composait d'une tunique intérieure tissée sans couture et avec manches ; au-dessus, on portait une autre tunique longue, serrée par une ceinture, et qui descendait sur les pieds ; enfin un manteau toujours de même matière, très large et dont les extrémités se relevaient jusqu'aux épaules ; le bord inférieur était orné de la frange ou *limbria* dont parle l'Écriture. Les gouverneurs de province portaient le manteau de pourpre ; on peut supposer que le Christ, en signe de dérision, fut couvert d'un manteau vieux, usé. Après sa condamnation, les soldats enlevèrent le manteau et lui rendirent ses vêtements qui étaient de la couleur de ceux du peuple, sans aucun doute, car il est spécifié par les historiens sacrés que Jésus alla de Pilate chez Hérode avec son propre habit, et qu'Hérode le revoya, après l'avoir vêtu d'un habit blanc ; donc il ne le portait pas habituellement blanc. Ce prince en agissait ainsi pour se moquer du Sauveur et le présenter, par ironie, comme un homme de haute condition.

St Luc atteste que les deux larrons portèrent aussi leurs croix, comme il était d'usage pour tous les suppliciés. Nous ne connaissons aucun "Portement de croix" où le peintre les ait fait figurer.

Albert Dürer représente l'opération du crucifiement, le Christ étendu sur la croix, par terre, ce qui est assez logique.



Mais pourquoi les sculpteurs et les peintres florentins ont-ils généralement placé un pied sur l'autre en les fixant par un seul clou ? L'exemple, sans doute, a généralisé cette manière originale mais peu probable ; car, en l'adoptant, on eut brisé les ossements ; le prophète nous dit qu'ils n'étaient pas très-forts : *os non comminectis ex eo*. Les anciens Pères grecs et latins parlent tous de quatre clous et les larrons furent attachés de même et non pas avec des cordes.

Le Christ fut élevé en croix, la face tournée vers l'occident, le nord à sa droite et le sud à sa gauche ; selon la topographie des lieux, il tournait le dos à Jérusalem. Jérémie et les prophètes ont ainsi annoncé le crucifiement du Juste, en signe de réprobation du peuple qui le faisait mourir.

Enfin il est contraire à l'orthodoxie de représenter la résurrection avec le supulcre ouvert et la pierre ôtée de l'entrée. Jésus-Christ, ressuscitant d'entre les morts, n'était-il pas doué de la subtilité des corps glorieux ? Il n'était pas besoin que la pierre fut ôtée, et il ne fut vu de personne, pas même des saintes femmes. Après sa sortie du sépulcre l'ange suscita un tremblement de terre et, seulement alors, il découvrit la porte du monument en écartant la pierre. L'Évangile ne dit pas que la Vierge était parmi les Saintes Femmes qui allèrent au Sépulcre et les Pères enseignent formellement le contraire.

Nous pourrions étendre davantage cette énumération, mais elle pourrait devenir fastidieuse ; nous terminerons en observant que les Juifs zélés et surtout les Pharisiens avaient horreur du cheval et ne s'en servaient presque jamais. Jules Romain, dans sa composition de la " Conversion de Saint Paul," au Louvre, se trompe doublement en représentant le fongueux persécuteur des chrétiens, à cheval et sous le costume guerrier d'un soldat romain. Saint Paul appartenait à la secte des Pharisiens et il était vêtu comme ses coreligionnaires. Vu la longueur du chemin à parcourir pour se rendre au lieu de destination, il est possible qu'il montait une mule ou un âne.

Enfin pourquoi les peintres et les sculpteurs, quand ils traitent le sujet de " l'Immaculée Conception " placent-ils

lé croissant sous les pieds de la Vierge, avec les pointes tournées en haut ? C'est absolument illogique. La madone ne doit-elle pas être posée sur le côté convexe au lieu d'être sur le côté concave de la lune.

On se console facilement, il est vrai, devant la plupart des chefs-d'œuvres de peintures sacrée que nous a légués la Renaissance, des contradictions qu'ils offrent avec la réalité des faits et des coutumes reconnus. Le grand art ne peut s'élever qu'avec les ailes de l'Idéal, et si on limite son essor par des règles fixes et déterminées, il n'atteint plus les sommets, il reste terre à terre. Les uns, comme Michel-Ange et Raphaël, savent être solennels dans la simplicité même ; d'autres, principalement les coloristes, ont besoin de recourir à des effets imagés, à une mise en scène imposante pour atteindre cette impression de solennité ; les moyens diffèrent selon les tempéraments. En outre, l'usage a consacré certaines formes, en peinture, qu'il serait périlleux de changer ; la vénération du peuple s'y est accoutumée, et, de même que pour l'art, conservons l'idéal qui satisfait nos sentiments intimes et transporte les esprits vers les régions du bien et du beau.

EUGENE AUBERT.

---

## REVUE POLITIQUE.

---

Septembre nous a ramené son cortège d'expositions. Les colonnes des journaux sont encore encombrées des listes de prix accordés comme toujours à profusion.

Trois villes assez rapprochées se sont trouvées rivales. Kingston avait droit à l'exposition générale des produits de la Confédération ; Toronto a voulu accaparer l'attention de la province dont il est la capitale ; enfin Montréal, le centre du mouvement industriel et commercial, a annoncé pompeusement qu'il ouvrait ses portes à l'univers entier.

L'univers n'a pas tourné ses regards vers Montréal, et les provinces de la Confédération n'ont pas encombré de leurs produits la petite ville de Kingston. Ontario, de son côté, n'a guère fait plus que d'ordinaire. Mais tout le monde paraît satisfait. On ne s'attendait évidemment pas à autre chose ; le surplus était pour la rondeur du programme.

Pendant la plus grande partie du mois, les amateurs de ce genre moderne de foires ont eu fort à faire. Il leur a fallu courir de ville en ville pour revoir trois fois de suite ce qu'ils avaient vu l'an dernier.

Plusieurs journaux ont répété ce qui a déjà été dit et ce qui se dit chaque année : les expositions reviennent trop souvent ; il y en a trop. D'autres ont répondu que, pour produire leurs effets salutaires, ces fastueux déploiements doivent se répéter fréquemment — tout comme la leçon d'alphabet pour l'élève revêche.

Tant que cette fréquence ne deviendra pas un fardeau et tant que les populations ne seront pas blasées au point de rester au foyer, cette divergence d'opinion se montrera en septembre chaque année. Constatons, comme symptôme, que les visiteurs deviennent chaque fois plus rares et que les recettes diminuent.

La température, cette année, a été très mauvaise pendant la durée de l'exposition montréalaise. Il faut tenir compte de cette circonstance. Mais il y a, de plus, une lassitude évidente chez les exposants. Un grand nombre de marchands, d'industriels, ne se donnent plus le trouble de concourir. Satisfaits des lauriers cueillis précédemment, ils laissent à leurs rivaux de faciles triomphes.

\*.\*.\*

La politique cette année, a pris vacance en septembre. Très agitée pennant les mois de juin, de juillet et d'août, elle prend maintenant un repos bien naturel.

Le gouverneur général et la princesse Louise sont dans la Colombie Britannique. Leur présence est saluée par de vives acclamations. Les Chinois mêmes, nombreux sur la limite occidentale de notre Confédération, se sont mis en frais de fêter les représentants de l'autorité. Ce n'est guère l'habitude des fils du Céleste Empire de se montrer aussi empressés sous les pas des personnages étrangers à leur race. Et ils ont dû faire violence à leurs sentiments bien connus d'excessive parcimonie pour élever en l'honneur des illustres visiteurs des arcs de triomphe coûtant cinq mille dollars.

L'enthousiasme—quelque grand qu'il ait été—ne suffit pas à expliquer chez des êtres doués d'un esprit exagéré d'économie, une pareille extravagance. Ont-ils voulu se montrer reconnaissants de la liberté qui leur est laissée de s'établir à l'île Vancouver et sur les bords canadiens de l'Océan Pacifique ? Ont-ils simplement voulu prouver que l'Etat n'a rien à craindre de leur présence et faire montre de leur respect pour nos autorités ?

La "question chinoise" commence à s'imposer dans la Colombie comme dans la Californie, et les hommes politiques que nous envoie notre province du Pacifique ont déjà commencé à jeter le cri d'alarme. Attirés par les agents du chemin de fer transcontinental, les Chinois, pros crits du territoire américain, se jettent en grand nombre au nord de la ligne quarante-cinquième. Si cette immigration continue, la Confédération canadienne aura avant longtemps une province chinoise.

Au commencement du mois, M. Chapleau est parti pour l'Europe avec M. L. A. Sénécal. Les journaux ont attribué ce voyage à divers motifs : maladie de l'ex-premier ministre et de M. Sénécal, projet de résurrection du Crédit foncier franco-canadien, projet de vente du chemin de fer du nord, projet de réhabilitation après de la cour pontificale de ceux que l'on accuse d'appartenir à la franc-maçonnerie. Chacun de ces buts vaut un voyage.

M. Masson, ex-ministre de la milice, vient d'être appelé au Sénat, en remplacement du M. Dumouchel, décédé. M. Aikens, ex-ministre fédéral, est nommé lieutenant-gouverneur de la province de Manitoba, le terme d'office de M. Cauchon devant finir au mois de décembre. Ces nominations sont accueillies favorablement par la presse.

\* \* \*

Dans la province de Québec, nous finissons à peine la série des rumeurs étranges qui ont suivi le changement de portefeuilles entre M. Chapleau et M. Mousseau. Aussi le repos de la politique est-il plus apparent que réel. L'une de ces dernières rumeurs était que le cabinet provincial allait refuser de sanctionner la décision des arbitres relative à la réclamation de M. McGreevy, entrepreneur-constructeur du chemin de fer du Nord. L'un des ministres disait-on,—et on le désignait—n'a été placé dans le cabinet que dans ce but.

C'était grave. Mais la majorité du ministère a refusé de réouvrir l'arbitrage et a décidé d'accepter la décision qui retranche les neuf-dixièmes de la réclamation McGreevy. Ce fait connu, les rumeurs ont attribué au lieutenant-gouverneur le retard apporté à la confirmation de la sentence. Les journaux en ont été mis en émoi. La dernière nouvelle à ce sujet annonce que les ordres en conseils ratifiant les décisions arbitrales ont reçu la signature du chef de l'exécutif.

Le cabinet Mousseau—ces rumeurs y ont sans doute contribué—continue d'être regardé avec froideur par un grand nombre de conservateurs. L'émoi causée par sa formation inattendue ne s'est pas encore complètement dissipé. La lutte dans le comté de Jacques-Cartier s'est terminée par le triomphe du premier ministre ; mais ce n'est pas exclusivement l'œuvre des conservateurs ; le concours des libéraux a compté pour beaucoup dans la victoire.

Depuis ce temps, le ministère provincial est demeuré inactif. Plusieurs élections partielles ont été retardées. On dit de plus que la prochaine session de la législature n'aura pas lieu cet automne malgré ce qu'en ait dit l'ex-premier ministre avant de prendre à Ottawa la place de M. Mousseau. Les Deux Montagnes, Laval et Vaudreuil n'ont pas encore de représentants, aucune raison politique cependant ne s'opposant à l'émission des brefs d'élection.

Quelques journaux libéraux, jugeant le moment propice sans doute, prêchent ouvertement la conciliation et font des vœux pour une entente entre les chefs des deux partis. Ils ne voient rien dans le programme de M. Mousseau qui ne puisse être accepté par leurs chefs. D'autres organes du même parti ne veulent d'aucune entente, bien que récemment ils aient paru accueillir sans mécontentement les rumeurs de coalition.

\* \* \*

Le programme du nouveau ministère provincial ne se distingue guère des programmes des autres ministères qui ont gouverné à Québec. Les mêmes idées s'y retrouvent sous une forme qui varie.

Nous tournons sans cesse dans le même cercle : économie, progrès, agriculture, colonisation, telles sont les idées ordinaires que chaque nouveau premier-ministre croit devoir présenter.

Il y a beaucoup dans ces mots. Mais ils sont trop généraux pour établir une ligne fondamentale de démarcation entre le parti conservateur et le parti libéral. Que ce dernier arrive au pouvoir, et on le verra transcrire les mêmes idées, reproduire les mêmes mots. On appelle le peuple à voter sans lui faire voir d'une manière distincte la différence qui existe entre les deux partis. C'est peut-être le seul pays où l'on ne lutte ainsi que pour le pouvoir, le seul où l'on ne remarque pas, dans les programmes officiels, de différences fondamentales. Loin de chercher à inculquer au peuple de saines notions politiques, on s'étudie à ne faire miroiter devant ses yeux que des idées banales que chacun approuve,

et à les afficher comme des idées personnelles tandis que ce sont les idées de tout le monde.

C'est ainsi que nous nous illusionnons; c'est ainsi que nous permettons à ceux qui ne voient et ne veulent voir que la superficie des choses, de dire et de répéter qu'il n'y a point entre nos hommes politiques des différences essentielles de principes.

Rien n'est plus faux cependant. Posez donc à nos hommes politiques quelques questions sur l'éducation, sur la laïcisation de l'enseignement, sur la centralisation des pouvoirs scolaires, sur la législation civile et sur les limites où elle doit déférer à l'autorité religieuse, sur l'extension ou la limitation du suffrage, et sur la démocratisation de nos institutions gouvernementales, sur toutes les questions sociales en un mot, posez-leur des questions, dis-je, et vous serez étonné des immenses différences d'opinions que vous constaterez. Vous verrez à quelles aberrations certains esprits en sont rendus, tandis que d'autres—les plus nombreux, je veux le croire—ont des vues saines ou n'en ont pas de mauvaises.

Pourquoi donc ces programmes anodins qui confondent les lignes de division des partis et donnent l'illusion d'un pays où il n'y a point de divergences de principes, pendant que sur les questions les plus importantes nous sommes profondément divisés ? Puisque l'on constate des taches et des omissions dans notre législation, pourquoi ne pas les faire disparaître ? pourquoi ne pas provoquer sur ces points une lumineuse discussion pendant que l'opinion publique est bien disposée ? Faut-il donc attendre que le libéralisme impie des autres pays ne vienne un jour, se sentant le plus fort, réveiller ces questions pour les résoudre à son sens ?

\* \* \*

Les conventions de parti se succèdent à périodes rapprochées dans les Etats voisins de notre frontière. Démocrates et républicains vont de nouveau mesurer leurs forces dans les élections d'Etats et se préparer au grand combat qui sera livré dans deux ans pour la présidence.

Déjà le Maine a fait son choix. Ses préférences sont républicaines pour le moment ; dans deux ans, elles seront peut-être changées. Rien de mobile comme le sentiment public aux Etats-Unis. Chaque élection nous en offre une preuve nouvelle.

Le peuple, fréquemment appelé à voter, ne paraît pas attacher à cet acte l'importance qu'on y attache ailleurs. Le

suffrage étant universel, son exercice ne constitue pas un privilège. On en est arrivé à le considérer un peu comme une marchandise ayant une valeur élevée aux yeux des aspirants au pouvoir et aux fonctions publiques.

La corruption s'y étale sans honte ; les fonds électoraux se chiffrent par sommes fabuleuses. Chaque favori du pouvoir est tenu de consacrer au maintien du parti, une portion de ses appointements. Sans cela, pas de charges, pas de salaires ; le chemin des emplois est fermé.

Quelques journaux flétrissent bien de temps en temps cette odieuse exaction, cet impôt illégitime prélevé dans un but avoué de corruption publique, mais l'écho de leurs réclamations se perd vite et reste sans effet.

Malgré la fréquence des élections, malgré le renouvellement constant pour ainsi dire des législateurs, il arrive souvent que le sentiment public n'est pas en accord avec la majorité du congrès, ou avec la majorité des législatures d'États. Assez récemment, une loi concernant " les hâvres, les ponts et les rivières " adoptée par le congrès, soulevait un cri presque unanime de réprobation. Le président mit son veto ; il reçut les félicitations de la presse. On crut que le bill ne se relèverait pas de ce coup. Mais il s'est trouvé—chose peu ordinaire—une majorité des deux tiers dans les deux chambres du congrès pour annuler le veto présidentiel.

Ce fut l'acte le plus important du dernier congrès, qui ne mérite pas une place marquante dans les annales parlementaire de la république américaine.

Les statistiques de nos voisins démontrent une diminution de l'émigration des canadiens aux États-Unis. Les nôtres constatent que plusieurs familles d'origine française sont revenues vivre sur le sol natal. Depuis l'établissement de nos manufactures, le mouvement de repatriement a pris de l'importance et il s'accroît sans le secours des gouvernements. La Providence dont les vues sont toujours mystérieuses, dirige un bon nombre de nos anciens compatriotes vers les fertiles régions de la vallée du lac St-Jean et du nord de l'Ottawa.

\* \* \*

Les États-Unis paraissent résignés à voir se creuser à Panama un canal interocéanique. Après avoir invoqué maintes raisons d'État, réveillé la doctrine Munroe et repoussé la prétendue intervention européenne, les Yankees se sont apaisés ; on dit même que leurs capitaux contribueront pour une part raisonnable au triomphe de l'entreprise de M. de Lesseps.

Le Mexique, aussi intéressé pour le moins que les États-Unis à cette grande œuvre, n'a pas élevé la voix pour la condamner. Les petites républiques du centre de l'Amérique sont favorables au projet, et la doctrine Munroe n'a pas, pour elles, des attraits irrésistibles. Le Guatemala vient de régler avec le Mexique une question de frontière très controversée ; on s'est, pour la circonstance, passé de l'intervention américaine.

Le cabinet de Washington n'a pas réussi à se faire accepter comme médiateur entre les républiques ennemies de l'Amérique du Sud. Le Pérou est encore occupé par les soldats chiliens ; et c'est heureux, car il paraît incapable de se gouverner. Partout où ne flotte pas le drapeau de Chili règne le brigandage et la dévastation. Des bandes errantes de pillards-s'arrogent tour à tour le droit de représenter l'autorité péruvienne. Ce malheureux pays sortira difficilement de l'anarchie où l'a jeté les terribles revers de la dernière guerre.

La Bolivie est menacée d'un sort semblable. On se dispute les armes à la main le pouvoir suprême. On mentionne les noms de deux ou trois dictateurs qui prétendent avoir des droits et être appelés par la voix populaire. Le Chili menace de renouveler l'invasion.

\* \* \*

Les troupes anglaises sont au Caire. La résistance d'Arabi Pacha a été presque nulle. Après quelques engagements sans importance, le général Wolseley a résolu de frapper un coup décisif. Faisant avancer ses troupes pendant la nuit, il a surpris l'ennemi au point du jour et il a emporté en vingt minutes le camp retranché de Tel-el-Kebir.

La victoire assurée, on a constaté et on a fait l'aveu que les formidables retranchements dont avaient parlé les dépêches se réduisaient à peu de chose. On avait grandi les difficultés afin de grandir la victoire. C'était le treize septembre. Dès le même jour, une colonne anglaise s'avancait vers le Caire sans rencontrer l'ennemi. Il n'y en avait plus ; Arabi Pacha était prisonnier de la population mécontente de la capitale égyptienne. Les portes étaient ouvertes ; les Anglais n'eurent pas même la peine de les enfoncer ; et, le quinze septembre, le pavillon britannique flottait sur la citadelle du Caire.

Le chef de la rébellion n'avait qu'une armée fort restreinte sous ses ordres ; la population s'était tenue à l'écart de ce mouvement. C'est ce qui explique pourquoi, ne se sentant



pas assez fort, il restait inactif en face des colonnes anglaises pendant la concentration de ces dernières à Ismailia. Il était lui-même trop faible pour tirer parti de la faiblesse de ses adversaires.

Arabi Pacha et ses lieutenants sont devenus rampants devant leurs vainqueurs. Le chef rebelle a même rejeté sur ses soldats la responsabilité de la guerre et il s'est montré disposé à se soumettre en tout au khédive. Il prétend avoir agi d'après les inspirations reçues de Constantinople.

La Turquie a si bien joué ses cartes qu'elle a décidé d'intervenir au moment où son intervention était inutile. Pas un seul soldat turc n'a mis le pied en Egypte.

On se demande naturellement ce que l'Angleterre va faire de sa victoire. Le cabinet anglais est resté muet sur ce point. Il attend sans doute que l'opinion européenne se soit manifestée de quelque manière. On s'attend que l'Egypte deviendra, sinon une dépendance anglaise, au moins un pays dominé exclusivement par l'influence de la cour de St James. La France qui s'est tenue à l'écart perdra les avantages de son ancienne position et devra se contenter maintenant de la part minime que voudront bien lui laisser les vainqueurs d'Arabi Pacha. Bismarck ne dit rien. Tout cela s'est fait si promptement qu'il n'a pas eu le temps d'y mettre la main. Il en est mécontent sans aucun doute, mais comme le résultat final doit être défavorable à la France, il s'en console.

Depuis que le sénateur Duclerc a ramassé les rênes que venaient de laisser tomber les mains peu fermes de M. de Freycinet, la politique républicaine est inactive. Le nouveau cabinet est tenu pour transitoire, et on en est même si convaincu qu'on ne se donne pas la peine de lui faire la guerre.

Les royalistes ont fait des démonstrations populaires en Vendée et dans diverses autres parties de la France. Les bonapartistes, de leur côté, ont voulu montrer que leur parti n'est pas mort et qu'il a retrouvé l'union. Mais leurs manifestations n'ont servi qu'à affirmer une fois de plus que leur parti est condamné à disparaître. Leurs dissensions se sont étalées plus que jamais au milieu de leurs démonstrations tumultueuses.

GUSTAVE LAMOTHE.